AECCIC
L

MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

LETTRE DU R. P. LAVERLOCHÈRE

A MGR. L'ÉVÊQUE DE BYTOWN.

Jes.-Nicol. 33
320822
5 11.35

Lac des Deux Montagnes,
24 novembre 1848.

Monseigneur et mon père,

Lorsque je partis, le printemps dernier, pour ma mission chez les Sauvages, Votre Grandeur me recommanda si spécialement de lui faire connaître, à mon retour, le résultat de mon voyage, que je me fais un devoir bien doux de saisir les premiers instants qui sont à moi, pour lui faire part des principales observations que j'ai faites parmi ces peuplades infortunées, qui habitent les régions glacées de votre immense diocèse et chez lesquelles l'Evangile de la paix n'avait encore pénétré, quoique, depuis plusieurs années, un grand nombre d'entr'elles aient reçu des visites plus funestes qu'un abandon complet. Mais avant d'exposer à vos yeux, Monseigneur, l'état déplorable de vos ouailles, qui habitent les bords de l'immense Baie d'Hudson, je dois vous entretenir un instant de celles qui sont plus rapprochées de votre ville épiscopale. Quelques traits édifiants, que j'aurai à vous rapporter, tempéreront un peu l'amertume que votre cœur ressentirait au récit de tant de misère, comme ils l'ont adouci chez moi, qui en ai été si souvent le triste témoin, durant le cours de cette année, sur une espace de plus de onze cent lieues qu'il m'a été donné de parcourir.

Vous savez déjà, Monseigneur, que nous étions convenus, le P. Clément et moi, de nous rendre ensemble jusqu'à Témiskaming, où je devais le laisser, pour aller incontinent à la Baie d'Hudson. Le 4 mai nous quittâmes le lac des Deux Montagnes, accompagnés de trois Iroquois, deux Canadiens, un Algonquin, de la bé-

bédiction du vénérable directeur de cette mission et des vœux de tout le peuple, pour le succès de notre voyage. Il y a toujours quelque chose de solennel et de touchant dans le départ du Missionnaire, lorsque, prosterné aux pieds des autels, il prie le Dieu des nations de bénir le voyage pénible et dangereux qu'il va entreprendre pour sa gloire et son amour; il aperçoit autour de lui, des Iroquois et des Algonquins, dont les parents furent infidèles, et des Canadiens pieux. Il entend ces paroles touchantes, que lui adresse un prêtre vénérable: "*Allez*, cher confrère, *allez trouver les brebis qui se perdent, que l'ange du Seigneur guide vos pas, comme il guida jadis ceux du jeune Tobie....*" Puis après qu'il a confondu ses prières et quelques fois ses larmes, avec celles des spectateurs, le Missionnaire se lève plein de confiance, s'élance dans sa frêle nacelle et s'abandonne, sous la garde de la Providence, à la merci des vents et des flots.

Quinze jours après notre départ du Lac, nous arrivâmes, sans accident, à Témiskaming. Nous y étions attendus, avec la plus vive impatience, par nos chers néophytes, qui n'ont pas de plus douce consolation, dans l'affreuse misère qui les décime chaque jour, que de posséder leur Missionnaire. Un grand nombre d'entr'eux, minés par la consomption, suite inévitable d'un jeûne cruel, qu'ils avaient eu a supporter l'hiver dernier, " n'attendaient plus, disaient-ils, que l'arrivée des Robes-noires pour mourir." C'est un spectacle déchirant pour le cœur d'un Missionnaire, de voir ces squelettes ambulants, venir au devant de lui, la mort dans le cœur et cependant le sourire sur les lèvres, lui raconter avec une touchante résignation, leurs inexprimables souffrances. Le Missionnaire, privé lui-même, bien souvent du strict nécessaire, ne peut néanmoins s'empêcher de partager, avec ces pauvres faméliques, son morceau de biscuit sec. La scène dont je fus témoin, à mon retour de la Baie, il y a deux mois, vous en donnera, Monseigneur, une preuve bien sensible.

C'était le soir d'une journée très-orageuse, où nous avions été constamment ballotés sur un vaste lac, nous arrivâmes, accablés de faim et de fatigue, dans un lieu où nous espérions prendre un peu de nourriture et de repos. Il y avait à peine quelques instants que nous

étions débarqués, lorsque nous entendîmes un petit canot se diriger vers nous. Il était dix heures du soir, le vent qui soufflait toujours avec violence, soulevait des vagues furieuses. Surpris que quelqu'un osât ainsi braver les dangers de la tempête, à une heure aussi avancée, je vais au bord de l'eau et j'aperçois une femme et une jeune enfant de dix à onze ans, luttant péniblement contre les vagues. " Pourquoi vous exposer de la sorte à périr ? " leur demandai-je. " Hélas ! mon père, me répondit la femme, nous t'amenons ma sœur, il y a trois mois que son mari est mort de misère. Elle était déjà malade, et depuis ce temps là, elle n'a pu ni chasser ni tendre ses filets. Sa maladie augmente d'un jour à l'autre, il y a longtemps qu'elle n'a rien à manger, que quelques fruits sauvages. Elle sent qu'elle va mourir, et quand, ce matin, elle a appris que tu étais passé, elle nous a tant prié de la conduire auprès de toi, que nous avons bravé la tempête et la faim, car nous n'avons rien mangé depuis hier." Tandis que celle-ci me parlait, la malade, couchée dans le canot, fit entendre une plainte, et leva la tête pour me laisser voir, à la clarté de la flamme, son visage pâle et décharné. Je la fis transporter auprès de ma tente, et je fus heureux de partager entre elle et ses conductrices, mon modeste souper. " Tu ne saurais croire, mon père, me dit la malade, tout ce que nous avons souffert cette année ; il n'y a presque pas de chasse ; les *chantiers* ont tout détruit, et les eaux sont si hautes que nous ne pouvons presque point prendre de poissons. Je sais que si j'avais suffisamment à manger, je me porterais mieux. Oh ! je suis cependant heureuse de t'avoir rencontré !... Entends ma confession, je te prie, et puis je mourrai contente." Je confessai en effet, ces deux infortunées et avant l'aurore, j'offris l'adorable sacrifice, toutes les deux y communièrent, avec une piété touchante. Ce trait, Mgr., tout à la fois si beau et si affligeant, si consolant et si pénible, empreint de tant d'infortunes et d'une sublime résignation, n'est malheureusement pas rare. Il s'est renouvelé bien des fois sous mes yeux, durant le cours de cette année. Hélas ! je frissonne encore en pensant que j'en ai vu disputer à des chiens quelques restes de poissons gâtés, et de pelures de pom-

mes de terre, que l'on venait de je ter ! ....., Mgr. si notre devise, à nous est d'Evangéliser les pauvres, certes, nous sommes bien tous dans notre vocation, car le 19 20e. de votre diocèse en est réduit là. Je crois cependant que le Missionnaire des Sauvages peut spécialement s'appliquer ces paroles de la vérité éternelle : *Evangelizare pauperibus misit me !*

La misère augmente chaque année d'une manière effayante parmi les Indiens, surtout chez ceux des Allumettes, de Témiskaming et du Grand Lac, qui ont vu leurs terres de chasse envahies par les commerçants de bois. Il ne leur reste pas d'autre voie, pour échapper à une destruction complète, après, toutefois, une terrible et longue agonie, que de demander à la Législature, une étendue suffisante de terrain, pour se réunir en village et se livrer à la culture. Autrement, c'en est fait d'eux. Ils le comprennent enfin eux-mêmes, puisqu'un grand nombre, m'ont prié instamment de faire pour eux cette demande. Ils ne pouvaient, assurément nous faire part d'une plus agréable nouvelle, puisque depuis que nous sommes chargés de les instruire, nous les y engageons de toutes nos forces. Nous espérons que le Gouvernement s'empressera d'accéder a une demande aussi juste, de la part de ces vieux habitants d'un sol qui, pour être demeuré inculte, n'en était pas moins le leur ; et auquel le désir qu'ils manifestent de le cultiver, leur acquiert un nouveau droit. Le seul trait que je viens de rapporter m'exempte de tout commentaire, pour faire voir que le Gouvernement colonial, en accédant à une demande, hélas ! un peu trop tardive pour eux, accomplira un acte de justice et de philantropie.

Les canots, qui, chaque printemps, transportent les pelleteries, du fort Témiskaming à celui de Moose-factory, n'étant pas encore prêts, quand nous y arrivâmes, je pu partager, avec le P. Clément, les fatigues et les consolations du St. Ministère durant les onze jours que j'y séjournai.

Cette population, qui compte aujourd'hui, à peine 350 âmes, (car il en est mort un grand nombre ces années dernières,) est à peu près toute chrétienne et fervente. La *jonglerie* ou sorcellerie et la passion pour les liqueurs

fortes en ont néanmoins retenu jusqu'ici quelques-uns dans l'infidélité. Cela ne paraîtra pas surprenant, si l'on fait attention que jusqu'à présent, ils n'ont pu voir le prêtre, que durant quelques jours dans l'année, qu'ils sont environnés de gens en opposition qui, pour avoir leurs pelleteries, les engagent à boire ; et qu'ils sont en relation avec les Sauvages d'un poste appelé *Mattawagamangue*, qui n'ont encore jamais vu de prêtre chez eux, et qui sont pour la plus part très-adonnés à la sorcellerie et à la boisson. Le démon d'ailleurs, qui voit chaque jour tant d'âmes lui échapper, redouble d'efforts, non seulement pour retenir ceux qui sont encore infidèles, mais il se sert de ceux là même, pour pervertir les néophytes. Il n'est aucune sorte d'insinuation perfides, que n'enploient les vieux ivrognes infidèles pour engager les chrétiens à violer leurs promesses de tempérance et trois ou quatre sont tombés. " Voyez, leurs disent-ils, comme vous êtes misérables et languissants, depuis que vous ne buvez plus de la *liqueur de feu !*—Vos enfants meurent bien vite, quand ils sont baptisés," disait un jour une vieille jongleuse aux chrétiens ; et ce langage diabolique et absurde pour toute âme réfléchie, car les ivrognes et les infidèles sont plus pauvres et plus débiles que les chrétiens ; ce langage, dis-je, ne laisserait pas que de produire une funeste impression sur l'esprit de plusieurs, si le Missionnaire n'était là pour parer le coup de l'enfer.

La fille de cette vieille pythonisse, dont je viens de parler, avait un enfant nouveau né et malade ; elle lui défendit ainsi qu'à son gendre de le laisser baptiser. Chez les Indiens, la parole du vieillard est respectée comme un oracle, malheureusement elle a peut-être encore plus d'influence pour le mal que pour le bien : je vous en donnerai la raison, Mgr., quand je vous parlerai de leur Mythologie. Nous y avions déjà fait, le P. Clément et moi, plusieurs voyages inutiles. En vain avions-nous employé les prières et les menaces tantôt nous adressant aux parents de l'enfant, tantôt à la vieille mère, tous les trois paraissaient insensibles. Désolé de voir cette pauvre petite créature exposée à périr éternellement sous mes yeux, je fis une nouvelle tentative auprès du père, mais dès qu'il me vit appro-

cher, il saisit son fusil et me couche en jeue. S'il eut tiré, c'eût été fait de moi,car je n'étais qu'à cinq ou six pas de distance.Cependant sans me déconcerter,je saisis spontannément mon crucifix et le lui présente.A cet aspect, l'arme lui échappe des mains, il me fixe d'un air stupéfait, ses dents s'entrechoquent, il tremble de tout son corps. Je cours à lui, le preuds dans mes bras et le presse contre mon cœur : " vois ! mon cher fils, lui dis-je, si ce que tu veux faire est bien. Tu veux me tuer, et moi je veux te sauver, toi ta femme et ton enfant, et même ta belle mère, et c'est pour cela que je suis venu de bien loin. Laisse donc baptiser ton enfant, afin qu'il soit un jour heureux avec le Grand Esprit....—" Et bien oui, me dit-il, baptise-le." Mais, pendant ce colloque la malheureuse grand'mère, avait fait embarquer sa fille et son petit fils. Je ne les revis plus, mais je les confiai à *Marie*. J'appris à mon retour dans ce lieu, 4 mois après, qu'une pieuse néophyte, profitant de l'absence de la vieille Pythonisse, avait endoyé l'enfant.

Le cinq du mois de juin, je quittai Témiskaming, y laissant le P. Clément, qui devait de là se rendre au Grand Lac. Il a dû faire part à Votre Grandeur de l'état de ces peuplades, que depuis deux ans je n'ai pu visiter. Nous pensions nous rejoindre au lac Abbitibbi, mais comme je séjournai beaucoup plus longtemps à la Baie d'Hudson, que je n'avais osé l'espérer, je ne le revis plus jusqu'à mon arrivée à Bytown, quatre mois après notre séparation.

Comme Sir George Simpson, gouverneur en chef de l'Hon. Cie. de la Baie d'Hudson, avait eu la générosité de me donner passage dans l'un des canots de Témiskaming jusqu'à la Baie, j'embarquai dans celui de son beau-frère, M. John Simpson, qui fut pour moi plein de prévenance, jusqu'à Abbitibbi où je fus obligé de lui laisser prendre le devant, avec sa brigade, composée de 2 Ecossais et 20 Sauvages. Soir et matin, nous faisions la prière, récitions le chapelet et chantions des cantiques. Vous ne sauriez vous figurer, Monseigneur, le ravissant effet que produit le chant des cantiques, au milieu des forêts et du silence de la nuit. Quelques fois, après une journée de très-grandes fatigues

pour nos pauvres Indiens voyageurs, je les voyais venir à l'entrée de ma tente, me priant de les entretenir des choses de Dieu, jusque bien avant dans la nuit. " Il est difficile de te dire, mon père me répétaient-ils, combien est grande notre joie, quand tu nous parle du Grand Esprit, de l'amour que son fils a eu pour nous, et de notre bonne mère Marie." Lorsque je leur annonçais que le lendemain de grand matin, je dirais la Ste. Messe, je voyais aussitôt l'empreinte du bonheur éclater sur leur visage. Ils s'empressaient de dresser, avec des branches de sapin, une cabane pour recevoir le Dieu qui naquit autrefois dans une étable. Au lever de l'aurore, le sang précieux de l'agneau sans tache ruisselait sur l'autel. Et mes chers Indiens agenouillés autour de ma pauvre cabane, offraient leurs chants et leurs prières à sa Majesté anéantie.

La sixième journée après notre départ de Témiskaming, nous arrivâmes à Abbitibbi, j'y demeurai cinq jours qui furent des jours de fatigues et de bonheur pour moi. Tous les Indiens qui fréquentent ce poste, au nombre de plus de cent familles, s'y trouvaient, à peu près réunis. J'y baptisai 8 enfans et 12 adultes. Parmi ces derniers, il y en a encore plus d'un tiers qui n'ont pu être baptisés, n'ayant pas l'instruction suffisante, ou ne voulant pas renoncer à l'ivrognerie. Mais les chrétiens sont généralement pieux. Ils auraient été assurément très affligés de me voir sitôt les quitter, si je ne leur avait promis que le P. Clément viendrait bientôt les visiter et les instruire, puisqu'il était devenu leur Missionnaire. Le 14 juin, je quittai ce poste en la compagnie du bourgeois du fort, de sa dame et de sa jeune demoiselle. Comme c'était pour moi d'anciennes connaissances, nous étions véritablement en famille. La brigade de Témiskaming avait pris le devant, mais nous étions encore accompagnés de 27 Sauvages de la tribu d'Abbitibbi. Le 21 du même mois, nous arrivâmes au fort de Moose. Nos nageurs étaient si courageux et la rivière si rapide, qu'en six jours, nous parcourûmes un espace de plus de 450 milles de pays d'un aspect vraiment mélancolique. Les grandes pluies, qui étaient survenus quelques jours auparavant, avaient extraordinairement grossi cette rivière. Les chemins de porta-

ges étaient inondés. Trois fois, dans la même journée, nous fûmes en danger d'être ensevelis sous des éboulements terribles. Une fois entre autres que, grimpant une côte, j'avais saisi un jeune arbrisseau, je sentis tout à coup la terre glisser sous mes pieds, et je fus amené jusqu'au bord du précipice, tenant toujours le jeune arbre à brassée. Si cette énorme masse de terre, avait glissé deux pas de plus, je tombais, avec mon support dans la rivière. Les Sauvages, qui étaient déjà plus de deux cents pas au dessus de ce courant, avec le canot, et qui voyaient l'éboulement me charrier vers la rivière, durent me regarder comme perdu.

Cette rivière est sans contredit l'une des plus dangereuses de toutes celles de l'Amérique du nord, n'étant qu'une suite de précipices, de chûtes et de battures. Elle n'est navigable que pour les canots d'écorse et encore faut-il avoir un guide très-expérimenté, pour ne pas être, à tout instant, en danger de périr. Quoique le lac, où elle prend sa source, soit très-poissonneux, elle ne paraît cependant pas l'être du tout. Aussi loin que la vue peu s'étendre, on n'aperçoit partout qu'une immense forêt de bois de bouleau, de trembles et de pins rabougris. Le terrain serait fertile en certains endroits, si l'extrême apreté du climat ne le condamnait à une stérilité éternelle. J'ai découvers dans plusieurs places, sur les bords de cette rivière, des veines ferruneuses,qui doiventêtre considérables, car elles faisaient incliner fortement vers elles l'aiguille aimantée. Rien cependant, en fait de minerai ne m'a paru plus commun que le mica et le gypse ou *platre de Paris*. Je remarquai également, sur un terrain d'alluvion, quantité de crustacés réduits à un état de pétrification complète. J'ai aussi rencontré quelques brins de végétation réduits au même état. Je ne crois pas me tromper en attribuant cette métamorphose à la vapeur nitreuse dont l'atmosphère est saturée,dans toutes les contrées de la baie. Je regretai de ce que, n'ayant point de canot à moi, je ne pouvais emporter quelques-uns de ces objets curieux pour la minéralogie. Le feu allumé par des voyageurs Indiens a consumé une vaste étendue de forêts où les ours et les lièvres, ressource unique de l'Indien dans ces lieux, étaient très-abondants. Ce

qui a réduit ces pauvres peuples à une extrême détresse. A propos d'incendie, je ne puis passer sous silence, un accident qui nous arriva l'année dernière, et qui nous a donné, cette année-ci, lieu d'admirer et de bénir la bonté divine. Voici le fait ; lors de notre retour du fort de Moose, nous nous trouvâmes tout à coup investis, de toute part, par un incendie effroyable, qui s'étendait a plus de 25 lieues à la ronde, dans une forêt sans limites de bois résineux, dans un portage de trois milles de long, à plus de 250 milles de toute habitation. Nous passâmes nos effets, les plus indispensables, à travers une grêle de feu, qui tombait sur nous du haut des arbres embrasés, et nous vîmmes nous réfugier à l'extrémité du portage, dans une petite anse de 3 à 4 arpents. Là nous eûmes, durant toute la nuit, le spectacle le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer. Qu'on se figure, Mgr. une fumée épaisse et noire, traversée par d'horribles tourbillons de flamme, le craquement des arbres calcinés, tombant avec fracas à côté de nous, l'activité d'un feu qui avait déjà envahi le bois de derive, situé à cinq ou six pas de nous, en un mot, une atmosphère embrasée, qui menaçait à tout instant de nous suffoquer ; et l'on aura une idée juste, bien que légère, de ce qui se passait autour de nous, durant toute la nuit. Tandis que, blotti dans un petit espace, ménagé par la Providence, nous remettions entre ses mains, la garde de notre vie. Il faut pourtant que je vous le dise, Mgr. et mon père, au milieu des dangers qui nous environnaient de tous côtés, j'étais calme et tranquille, j'éprouvai même un contentement indéfinissable. Voyant autour de moi de pauvres Sauvages, si heureux de posséder la *Robe-noire*, je me disais : " Si mes jours doivent se terminer ici, je vous bénis, ô mon Dieu ! et si, dans ce moment, il m'était donné, par un miracle de votre toute-puissance de me trouver au sein d'une famille que je chéris plus que moi-même, d'y mener une vie douce et tranquille, mais pour cela, abandonner nos chers Indiens, dans un danger pareil ; vous savez quel choix j'ai fait d'avance !...

Mais le Dieu en qui nous avions mis notre espérance ne nous fit pas défaut. Les montagnes de feu que nous avions vu venir sur nous, avec tant de fureur, s'arrêtè-

rent tout à coup. Le terrible élément ne toucha pas à une douzaine d'arbres, sous lesquels nous nous étions abrités. Si cette lettre venait jamais à tomber entre les mains de certain *esprits forts*, ils riraient sans doute de la simplicité avec laquelle je raconte ce fait ; mais, outre que ce n'est pas pour eux que je le relate, ce fait, tout merveilleux qu'il paraisse, n'en est pas moins un fait, et un fait constant : or il n'y a rien de plus opiniâtre qu'un fait. Nous avons vu cette année ces arbres encore verts ; ils semblent être demeurés là pour attester la protection divine sur nous. Tout le reste, à plus de 25 lieues à la ronde, ne présente plus qu'un vaste champs de ruines. Les indiens qui m'avaient accompagné l'année dernière et qui se trouvaient encore avec moi cette année-ci, furent les premiers à en faire la remarque, ainsi que plusieurs protestants. On n'aperçoit sur cette lave, d'autre végétation, que quelques plantes corymbifères ressemblant assez à la *verge d'or*, mais à fleur couleur de rose. J'ai vu souvent les Sauvages en faire une décoction qu'ils disent être un excellent fébrifuge. De tous les remèdes dont les Indiens font usage, je n'en connais point de plus universel ni de plus efficace que la décoction de feuilles de cèdres. Ils s'en servent contre la pleurésie par un bain de vapeur, contre l'hydropisie et la fièvre, en la prenant comme médecine, contre les maux de dents, en s'en gargarisant la bouche, enfin contre le scorbut en en respirant la vapeur. J'en ai fait moi-même plusieurs fois l'expérience, contre cette dernière maladie, très-fréquente parmi ceux qui habitent les bords de la Baie, où l'air est remplir de vapeurs méphitiques, et j'en ai toujours ressenti l'heureux effet.

Le fort de Moose Factory, bâti dans une jolie petite île, à trois milles de la mer, et à quarante milles environ au dessous du confluent de la rivière d'Abbitibbi avec celle de Moose, n'est remarquable que par sa position géographique, car le nombre des familles indiennes qui y viennent faire la traite des pelleteries, n'excèdent pas 55 ; formant une popolation d'environ 250 âmes. Mais, comme ce fort se trouve situé à l'extrémité sud de la Baie, tous les postes environnants y envoient leurs pelleteries ; et un navire venant chaque

année, d'Angleterre, chargé de munitions et de vivres, pour l'approvisionnement de ces divers postes, s'en retourne chargé de riches et précieuses fourrures. Le Chef de cet établissement me reçut avec la plus aimable cordialité, et tout le temps que je séjournai chez lui, ne cessa de se montrer plein de prévenance et d'attention pour moi. J'en doit dire autant de tous les autres membres de l'Hon. Cie. Car tous se montrent à mon égard, ce que j'aurais à attendre d'anciens amis et même de fervents catholiques. Il n'en était pas de même des Sauvages. Je ne fus pas longtemps sans m'appercevoir, combien ils étaient prévenus contre moi. Je crois vous avoir déjà dit, Mgr., que depuis huit anuées, un ministre méthodiste residait dans ces lieux. Il en était reparti depuis un an ; mais les absurdes calomnies qu'il avait si souvent débitées contre notre sainte religion et contre nous, y étaient restées. Les Indiens fuyaient à mon appproche comme à celle d'un pestiféré ; et quoique j'eusse avec moi une quarantaine de néophytes, dont la conduite édifiante contrastait singulièrement avec celle d'un bon nombre d'entre eux ; ils ne pouvaient s'ôter de l'esprit que j'étais un *enfant de Bélial*, *un envoyé de l'Antechrist*, *un jongleur*, *un homme qui conduit à l'Enfer quiconque veut le suivre*, puisque leur ministre le leur avait dit et répété souvent, ainsi qu'ils me l'ont déclaré ensuit Un jour que le Rév. ministre lançait du haut de la chaire un déluge d'anathèmes contre nous et contre tous ceux qui auraient la témérité de nous suivre ; — la demoiselle du commandant du fort, jeune personne de dix ou onze ans, vint tout en larmes trouver son père, et lui dit : " ah ! papa, s'il est vrai, comme le dit le ministre, que tous ceux qui vont avec les prêtres,soient dans le chemin de l'Enfer, que vas-tu devenir ? tues toujours avec eux !" Tous les matins, je célébrais la Ste. Messe, dans un vaste appartement, que l'Hon. bourgeois avait eu la bonté de mettre à ma disposition mais comme on avait dit aux Indiens que cela était une *jonglerie*, quelques-uns, seulement y venaient, et encore n'était-ce qu'avec crainte. Cependant, comme nos néophytes y assistaient toujours avec beaucoup de piété, récitant des prières ou chantant des cantiques,

on voyait les autres venir se placer sous les fenêtres, pour écouter le chant, que la plupart comprenaient, car, bien que ceux des bords de la Baie, ne parlent pas la langue *Sauteux*, presque tous la comprenne. L'instruction que je faisait ensuite, toujours entremêlée du chant des cantiques, en disposait chaque jour quelques-uns en faveur de notre Ste. Religion. J'examinais en silence l'effet que produisaient sur leurs esprits prévenus, l'aspect de nos augustes cérémonies et l'explication de nos Mystères. J'en vis bientôt un certain nombre dans une grande perplexité. Ils ne pouvaient concilier ce qu'ils voyaient avec ce qu'on leur avait dit. Cependant je dois l'avouer, Mgr., c'est lorsque le prêtre catholique arrive chez des Indiens, précédamment visités par des ministres méthodistes, qu'il est à même de juger et de gémir sur l'état où se trouve ces pauvres peuples ! Le temps si précieux et si court que l'on passe avec eux, au lieu de l'employer à les instruire, comme on le ferait, s'ils étaient entièrement infidèles, il faut en consumer une bonne partie, à dissiper d'injustes et ridicules préjugés, dont on les a nourri, pour ainsi dire, chaque fois qu'on a eu occasion de les voir ; car c'est là à peu près toute l'instruction qu'ils ont reçue. Bien que la plupart de ceux que j'ai visité autour de la Baie, aient reçu le baptême des mains des méthodistes, je n'en ai pas trouvé un seul capable de m'expliquer les trois premiers mystères de la Foi. S'ils avaient été tous infidèles, j'aurais pu, durant mon séjour parmi eux, les instruire et en baptiser quelques-uns, tandis qu'il m'a fallu passer les 15 premiers jours à leur prouver que nous n'étions pas des *jongleurs !*.... Encore que nos bons néophytes me secondassent puissamment, par leur bonne conduite, et même par des explications claires et justes sur la religion qu'ils professaient ; quelles précautions ne m'a-t-il pas fallu prendre, pour les amener à laisser baptiser leurs enfants ! ...Permettez-moi de vous raconter, Mgr., un petit colloque qu'un Sauvage de la Baie eut avec un de mes néophytes d'Abbitibbi, et qui vous donnera une idée des progrès que font nos bons Indiens, quand ils sont à portée de se faire instruire, et de quelle utilité ils peuvent être pour le Missionnaire, dans l'occasion.

Un vieil ivrogne, qui avait été baptisé par le ministre, vint trouver mes chrétiens d'Abbitibbi, nonobstant la défense qui lui en avait été faite ; et leur demanda : quelle différence il pouvait y avoir entre sa religion et la nôtre, entre la Robe-noire et son ministre ?—La différence qu'il y a, lui répondit l'un d'eux, peux tu donc l'ignorer ? Nous étions méchants et la *Robe noire* nous a rendu bon, en nous faisant connaître la religion du Grand Esprit, qui défend le mal. Tu sais bien comme j'étais moi-même querelleur et ivrogne. Voilà trois neiges d'écoulées, depuis que j'ai été baptisé, j'ai promis alors d'être bon priant et depuis je n'ai pas une seule fois étourdi ma tête par la liqueur de feu, et loin de disputer et de battre mes frères, je les aime et je prie pour eux." Cette réponse ne pouvait que produire une heureuse impression, car celui qui la faisait, était bien connu de tous ; et passait, avant son baptême, pour le plus mauvais sujet de toute sa tribu. Puis il ajouta : " c'est que nos *Robes noire* n'ont point de femme...." Cette dernière raison était sans contredit, la plus péremptoire dans l'esprit de l'Indien. Et defait, cinq années de ministère parmi eux, m'ont assez convaincu que rien n'est plus propre à imprimer le respect et la vénération pour le prêtre que la pensée qu'il n'a ni ne doit point avoir de femme. " Parce que, disent-ils, le prêtre est l'envoyé du Grand Esprit, et que le Grand Esprit n'en a point." J'ai désiré quelquefois que nos éternels déclamateurs contre le célibat des prêtres, vinsent à l'école des Sauvages.

L'année dernière, nous trouvâmes au fort Moose, un Canadien de Montréal, marié à une indienne du lieu. Bien que depuis quinze ans il n'eût pas vu de prêtre, et qu'il fut seul de catholique dans une place où il y avait un ministre qui n'avait rien négligé pour le gagner, il avait toujours conservé sa foi intacte ; mais malheureusement il la déshonorait, par l'ivrognerie Nous le reçûmes de la tempérance, et il a vécu, durant toute l'année, au milieu d'ouvrier comme lui, qui n'ont d'autre récréation, le dimanche, que la boisson ; sans en prendre une seule goutte.

Trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis que j'étais au fort de Moose, lorsqu'une goëlette, venant de

celui d'Albany, me fournit l'occasion d'aller visiter ce poste, situé environ 140 milles plus au nord, et vers le quel mon cœur, plus encore que ma boussole, se dirigeait sans cesse ; parce que j'avais appris que j'y trouverais un grand nombre de Sauvages, venus des postes circonvoisins, outre ceux de cette place, qui est dit-on, l'une des plus populeuses de la Baie. Je m'embarquais, le 5 juillet, sur cette mer orageuse et couverte de glaces. A peine étions nous sortis de la rivière de Moose, que nous fûmes arrêtés par un vent contraire, qui nous retint à la même place, durant trois jours. Nous profitâmes de ce contre-temps pour descendre à terre. Nous n'aperçûmes partout qu'un terrain plat marécageux et aride, périodiquement baigné par la marée qui monte très-haute dans ces endroits. Rien absolument ne vint distraire notre âme de cette mélancolie dont elle est comme accablée, lorsqu'on parcourt, pour la promière fois, ces contrées désolées. Nous n'aperçumes ni gibier dans les airs, ni bêtes fauves sur la terre. Quelques petites baleines blanches, et quelques loups-marins furent les seuls habitants des eaux, qui se montrassent à nous, durant toute la traversée. Je n'essaierai point Mgr. de vous dépeindre ce qu'éprouve l'âme d'un Missionnaire, qui explore pour la première fois ces tristes parages. Tout ce qui frappe ses regards n'est propre qu'à le jeter dans une tristesse indicible; il n'est donc pas surprenant que ses lettres n'en soient quelques fois empreintes. Cette mission au reste, la plus triste qui existe, doit avoir un caractère qui lui est propre. Celles du levant, de Constantinople, des îles de l'archipel, de Syrie, de l'Egypte etc. conservent encore quelques restes de leur ancienne splendeur. Et toutes ces contrées, quelques dégradées qu'elle soient, ne laissent pas néanmoins de représenter au Missionnaire quelques restes des richesses, de l'industrie et de la magnificence, de leurs premiers habitants. Les îles même de l'Océanie et du Japon, toutes barbares qu'elles sont, offrent aussi quelques encouragements et quelques espoir à la persévéraece du Missionnaire. Là se trouvent de nombreuses peuplades, réunis en corps de nations, un sol fertile, un climat tempéré. Mais dans les missions de la Baie, il n'en est pas de même. Elles n'offrent partout que des forêts sans limites d'un

bois rabougri. Un terrain marécageux et stérile, un ciel sombre et grisâtre, et une mer glacée. Eparse çà et là, sur une étendue immense de pays, une multitude de familles indigènes, dont l'aspect dégoûtant dénote la dégradation et la misère la plus profonde. Le silence de mort qui règne sur ses champs de ruines, n'est interrompu que par les hurlements des ours et des loups, auxquels les Indiens déclarent une guerre, où bien des fois ils sont vaincus et cruellement déchirés ; et par les cris plaintif, des oiseaux passagers. Pardonnez, Mgr., cette longue digression où je n'ai pourtant fait qu'esquisser quelques traits d'un tableau mille fois plus effrayant encore. Tout ce que je pourrais en dire n'en donnerait jamais qu'une faible idée.

Je dois cependant l'avouer, au milieu de cette nature désolée, le créateur ne laisse pas que de montrer sa main libératrice, outre les ours, les lièvres, les castors, et les loups-marins, dont les Indiens font leur nourriture principale. Ils reçoivent encore un ample secours par le passage des outardes, qui s'opère deux fois par an, au printemps et en automne, et qui dure de 15 à 20 jours; durant lesquels un chasseur habile peut en tuer, dit-on, de 2 à 3000, qu'il peut faire saler ou boucaner. C'est aussi ce que font les Agents de l'Hon. Cie. de la Baie. Au seul fort d'Albany, on en fait saler de 14 à 15,000 chaque année.

La quatrième journée après notre embarquement, le vent nous devint favorable, et nous pûmes mettre à la voile. Mais nous n'avions pas fait 80 milles, qu'une furieuse tempête, s'élevant tout-à-coup, pousa le navire avec une rapidité effrayante, vers des montagnes de glaces, que nous avions devant nous, à quelques milles de distance. Le capitaine, justement alarmé de voir son navire aller se briser contre ces îles flottantes, fait promptement tourner les voiles ; mais en voulant échapper au danger des glaces, il tomba dans un autre non moins imminent. Nous approchions de l'entrée de la rivière Albany, le vent, qui soufflait toujours avec violence, avait renversé les jalons qui indiquaient le chenal. Tout à coup nous entendîmes sous nos pieds un craquement qui nous fit frémir. La goëlette venait d'échouer sur une large roche, qui heureusement

se trouvant unie, ne fit qu'une avarie assez légere au bâtiment. Le même coup de vent qui nous avait jeté, avec tant d'impétuosité, sur cet écueil, en tourbillonnant, nous remit à flots, et peu d'heures après nous entrions dans la rivière d'Albany, en benissant le Seigneur de nous avoir de nouveau délivré d'un naufrage qui semblait inévitable.

Nous avions fait environ trois milles dans cette rivière, lorsque nous apperçûmes, à quelque distance de nous, le fort ou plutôt la place qu'il occupait naguère ; car, l'hiver d'auparavant, il était devenu la proie d'un violent incendie. C'était un des plus beaux forts de tous ceux de l'Hon. Cie. de la Baie d'Hudson, bâti en forme de citadelle avec bastions et créneaux. On ne voit plus à la place qu'un modeste magasin, que le Commandant y a construit depuis peu, avec des difficultés bien grandes, tant se trouve éloigné le bois propre à bâtir.

La rivière d'Albany, qui coule de l'ouest à l'est, prend sa source dans le *lac Sale*, à 700 milles de la Baie James où elle se décharge. Elle serait, sans contredit, l'une des plus belles de toutes celles qui affluent dans la Baie, ayant un cours de 300 milles sans aucun *rapide* considérable ; mais ses nombreuses *battures* ne permettent d'y naviguer qu'avec des canots de moyenne grandeur. Son eau est limpide et bonne au goût, mais elle ne paraît pas être poissonneuse. Ses bords sont bas et marécageux, depuis son embouchure jusqu'à la Chûte à Martin, 300 milles dans les profondeurs. J'en puis dire autant de toute la côte ouest des deux Baies ; car, depuis les bords de la mer jusqu'à 100 lieues de distance dans les forêts, on ne marche que sur un terrain tremblant, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes. On n'aperçoit aucun vestige de bois franc ; ce ne sont partout que des aunes et des arbrisseaux résineux, de chétive apparence. Dans ces tristes marais, pullulent des maringouins ou moucherons, dont la piqûre vénimeuse cause une douleur cuisante. Ils sont et plus nombreux et plus gros que ceux que j'avais vus jusque-là, dans les forêts du Canada. Dès que notre goëlette entra dans la rivière, elle en fut littéralement couverte. Tout ce que j'avais vu jusque là, en fait de

moucherons, me parut alors une vraie bagatelle. Le ciel en était obscurci comme d'un nuage. Je doute qu'ils fussent ni plus nombreux ni plus cruels, lorsque le Seigneur les envoya, sous les ordres de Moyse, visiter le roi Pharaon. Du moins leur visite ne fut pas aussi longue. Pour se défendre de leurs impitoyables aiguillons, les Sauvages ne trouvent pas d'autre expédient que de se graisser le corps avec de l'huile de poisson pourri, qui répand une odeur infecte ; et les animaux domestiques du fort, pour s'en garantir, se jettent à la nage, et passent la journée dans un îlot au milieu de la rivière. Quoi que j'eusse la précaution, pour célébrer les Saints Mystères, de m'entourer d'un nuage de fumée, comme dans une charbonnière ; mon visage et mes mains en étaient tellement couverts que les nappes d'autel étaient toujours tachées par le sang qui coulait des piqûres. Ils ont plus d'une fois, durant le service divin, éteint les cierges, en venant s'accumuler dessus. On peut juger d'après cet aperçu, ce que la nature doit avoir à souffrir de la part de ces petits tyrans ailés. Ils ont la vie tellement dure, que nous sommes obligés de faire du feu, autant pour réchauffer nos membres engourdis par le froid, que pour nous délivrer de leurs importunités.

Le Commandant du fort Albany est un gentilhomme Irlandais catholique, qui depuis 32 ans habite les bords de la Baie d'Hudson. Venu d'Irlande à l'âge de seize ans et seul de sa religion dans ces pays sauvages, il a toujours su conserver une foi intacte et une fervente piété ; son dévoûment à toute épreuve, sa probité, sa franchise, lui ont toujours gagné l'estime de tous ceux qui l'ont connu, de quelque persuasion qu'ils fussent. La joie qu'il ressentit, en voyant arriver chez lui un prêtre, ne peut se dépeindre. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Nos larmes se confondirent, et nous fûmes longtemps sans pouvoir nous exprimer autrement. Sa pieuse dame, que nous avions, ainsi que sademoiselle, baptisée l'année dernière au fort de Moose, partageait son allégresse. Leurs domestiques, au nombre de 12, paraissant étonnés de le voir si joyeux, il leur dit : " Vous ne savez pas, vous autres protestans, vous ne pouvez pas même concevoir le bon-

" heur que nous goûtons, nous autres catholiques, " quand nous possédons un prêtre ! .... Comment ne " serais-je pas content ! Il y a 32 ans que je soupire " après l'arrivée d'un prêtre dans cette baie." Tous les matins, il venait à la messe, qu'il servait avec une touchante piété, et moi, en le voyant, je me disais : hélas ! il faut donc avoir été longtemps privé des grâces, pour savoir les apprécier !... Quoiqu'il eut eu le bonheur de communier, ainsi que son épouse, durant mon séjour chez lui ; quelques jours après l'avoir quitté, pour retourner à Moose, quelle ne fut pas ma joie et ma surprise, de l'y voir arriver ! Il avait navigué durant trente-huit heures, le jour et la nuit, sur une mer agitée et couverte de glaces, dans un petit canot d'écorce, accompagné de deux Indiens ; ne s'arrêtant que pour prendre à la hâte un peu de nourriture. Et lorsque je lui manifestai ma surprise de le voir si tôt, il me fit cette réponse, qui résume toute l'ardeur de sa foi et de sa piété : " Il eût été assurément trop pénible pour moi de demeurer tranquille à mon poste, sachant qu'un prêtre catholique, que depuis 32 ans j'appelle de tous mes vœux, réside dans ces lieux ; je veux encore avoir la consolation de participer aux Sts. Mystères." C'était devant des protestants étonnés, qu'il tenait ce langage.

A mon arrivée au fort d'Albany, j'y trouvai une vingtaine d'Indiens venus, les uns du fort *Osnaburk*, à 500 milles de distance, les autres du *Lac Sale*, à 700 milles environ. Comme ces Sauvages sont de la tribu des Sauteux, et que leur langage était, à peu près, le même que celui de Témiskaming, je pus entrer immédiatement en rapport avec eux. Je vis, dans cette circonstance, s'accomplir, à la lettre, ces paroles du Sauveur : " *Deux hommes seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre sera laissé.*" (Luc 17.) Les Indiens du *Lac Sale* sont tellement adonnés à l'ivrognerie, qu'ils m'ont avoué que c'était le désir d'avoir du rum, qui les avait engagé à venir au fort. La passion pour les liqueurs fortes les avait trop abruti pour qu'ils témoignassent de l'empressement à venir entendre les explications d'une religion qui commande avant tout la sobriété. Ceux d'Osnaburk, au contraire, me parurent beaucoup plus disposés à se faire instruire. Il est vrai que quelques-uns d'en-

Ils eux étaient également venus de bien loin dans l'intention de s'enivrer. Ils l'étaient même lorsque j'arrivai au milieu d'eux, mais quand je leur eu fait comprendre l'horreur que le Grand-Esprit avait pour ce vice, les tourments réservés aux ivrognes dans l'autre vie, ils ne voulurent plus en goûter. Et le jour de leur départ, pour s'en retourner dans leur poste respectif, ils vinrent me remercier, et m'avouèrent ingénûment, que depuis 18 à 20 ans qu'ils venaient annuellement au fort d'Albany, c'était la première fois qu'ils s'en retournaient sans être ivres. Ils paraissaient prendre un plaisir singulier à m'entendre leur parler de Dieu et de ses ouvrages. " Ton arrivée chez nous causerait une joie bien vive à toute notre tribu, me disaient-ils souvent. Tous assurément embrasseraient avec ardeur la religion dont tu nous parles." Et moi, en gémissant de ne pouvoir voler à leur suite, je les berçais de l'espérance d'aller les voir une autre année !.... Parmi eux se trouvaient aussi deux métis Canadiens qui, encore enfans, avaient reçu le baptême des mains d'un prêtre catholique, sur les bords du Lac Supérieur. N'ayant plus revu de prêtre depuis, ils avaient grandi dans une ignorance complète des premiers mystères de la foi. Ils ne savaient néanmoins comment m'exprimer leur joie quand ils me virent. Ils m'avouèrent plus d'une fois que quoiqu'ils eussent passé leur vie au milieu des protestants, ils n'auraient pas voulu, pour tout l'or du monde, renoncer à la religion catholique. Ils auraient été assurément bien en peine d'établir la différence qui existe entre les deux, puisqu'ils ne savaient pas même combien il y a de personnes en Dieu. Mais partout où une goutte de sang Canadien ruisselle dans les veines, n'y découvre-t-on pas aussi un sentimentt inné pour le catholicisme ? La population qui fréquente le fort d'*Osnabürk* est d'environ 135 familles et celle du *Lac Sale* renferme le même nombre. Celle de la *Chûte à Martin* est de 60. Enfin celle d'Albany lui-même en compte environ 120 : ce qui fait, dans ce seul district, un nombre d'au moins 2500 âmes, car les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes. Les Sauvages des trois premiers postes parlent la langue des *Sauteux*. Mais ceux du fort d'Albany et géné-

ralement tous ceux qui habitent les bords de la mer, ont un gallimatias difficile à saisir. C'est un mélange confus de *Kris* ou *Kenisteno*, *Sauteux*, *Mackegon*, et *Montagnais*. Un peu plus au nord, c'est le langage Esquimaux entièrement différent de ceux-ci.

Tous les Indiens, de quelque tribu qu'ils soient, sont d'une malpropreté dégoûtante et leur premier aspect dénote la plus profonde misère. Leurs terres de chasse sont encore, il est vrai, assez bien pourvues d'animaux dont la précieuse fourrure fait la richesse de la compagnie anglaise ; mais autant la peau en est estimée autant la chair en est dégoûtante. Les ours noirs, gris, et blancs, les lièvres et les castors sont à peu près les seuls, parmi les mammifères, dont la chair puisse être mangée. Tous les autres, tels que loup, renard noir ou fauve, martre, loutre, angora, fouine des bois, etc., ne peuvent servir d'aliment que dans une disette extrême. Les bison, les rennes, les cariboux, si communs dans les prairies du nord-ouest, sont inconnus dans ces parages. Si les Sauvages sont éloignés de l'un des forts de l'Hon. Cie. de la Baie d'Hudson, ils sont quelques fois réduits à une telle détresse, qu'ils se dévorent entr'eux. Il y en a même qui vont jusqu'à se repaître des cadavres de leurs propres enfans !....

On m'a relaté, à ce propos, des faits dont je ne puis sans frémir me retracer le souvenir ; j'ai eu même une fois l'occasion de voir le triste héros de la scène que je vais décrire. C'était un Sauvage qui vient faire la traite de ses pelleteries au fort d'Albany, mais dont les terres de chasse sont à une distance de plus de deux cents milles. 200 milles dans ces affreux pays, où le froid est si vif que le mercure gèle dans le thermomètre, et quand depuis plusieurs jours on n'a rien à manger, est une distance effrayante. Il y avait déjà une semaine que cet infortuné, après avoir couru toute la journée sans rencontrer de bêtes fauves, rentrait le soir dans sa triste cabane, accablé de faim et de fatigue. Là une femme et deux enfans l'attendaient, en proie à une faim non moins cruelle que la sienne. Un soir il rentra, le désespoir dans l'âme, et saisissant son casse-tête, il assomma ses deux enfants. N'ayant pu donner de la nourriture à ceux à qui il avait donné la vie, il la leur

reprit pour soutenir la sienne ! Son infortunée compagne prit part à l'horrible festin. Ils dévorèrent de concert, les membres encore palpitants de leurs propres enfants !..... Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés depuis, la saison était toujours mauvaise, et la faim recommençait à faire sentir son cruel aiguillon. Pour la prévenir, les deux malheureux époux se mettent en route pour se rendre au fort. Après six journées de marche pénible, la femme tombe malade de fatigue et d'inanition. Elle n'a pas encore rendu le dernier soupir que déjà son mari se dispose à s'en repaître ! ! ! Quelques jours après, il arriva enfin au poste où il raconta lui-même ce que je viens de rapporter. Ce trait, au reste, n'est malheureusement pas unique dans ces pays désolés. Il se renouvellerait presque chaque jour sans la générosité de l'Honorable Compagnie, qui ne leur a jamais rien refusé, à ma connaissance, de ce dont ils peuvent avoir besoin. Voilà donc l'état de la *Belle Nature*, tant prônée par nos philosophes. Il donne lieu à des scènes dont les bêtes féroces auraient horreur ! En parcourant les forêts du nord de l'Amérique, j'ai désiré quelquefois que le trop fameux J. J. Rousseau eût été condamné à passer quelques hivers au milieu de ces tribus infidèles. Il aurait probablement modifié son *contract-social*. Je dis parmi les *infidèles*, car il n'en est pas de même de ceux qui ont été régénérés. Mes chers néophytes d'Abbitibbi ont reculé d'horreur, lorsque je leur ai raconté, à mon retour parmi eux, l'horrible trait que je viens de citer, touchant leurs frères de la Baie : " Oh ! nous aimerions mille fois mieux mourir de faim, me disaient-ils avec un sentiment d'indignation, plutôt que de faire de pareilles choses ! " Ils oubliaient, sans doute, ces chers Sauvages, que plusieurs d'entre eux étaient naguère aussi féroces, ainsi que l'attestent mes rapports précédents !...

Je trouvai peu de Sauvages d'Albany réunis dans le fort lors de mon arrivée, mais ils vinrent bientôt en grand nombre et au bout de 3 jours, il y eut plus de 30 familles. Je m'apperçus bientôt que les préventions, qui existaient contre nous au fort Moose, étaient les mêmes ici. C'était en vain que je faisais le tour des cabanes, une clochette à la main, personne ne venait m'en-

tendre. Cela m'affligea sans me surprendre, car je savais qu'on leur avait fait de nous et de notre Sainte Religion la plus effrayante peinture. Je ne répéterai pas ici, Mgr., les calomnies basses et absurdes, que le ministre wesleyen avait débitées sur notre compte. Les Hon. MM. de la Compagnie en étaient quelquefois indignés. Il n'était donc pas surprenant que les indigènes ne nous envisageassent qu'avec méfiance, je dirai même avec effroi. Mais j'étais venu de trop loin, je m'étais volontairement exposé à trop de périls afin de leur procurer les bienfaits de la Foi, pour que je demeurasse maintenant spectateur oisif de leur état. Je fus donc les visiter chacun dans leur cabane, les saluant amicalement; je m'assayais au milieu d'eux sans cérémonies, embrassant, caressant les enfants, fumant le calumet avec les chasseurs, m'informant de la santé de tous ; je priais les vieillards de me raconter quelques-unes de leurs histoires et de leurs aventures des forêts ; leur promettant de leur en raconter à mon tour qui pourraient les intéresser. Je leur dis enfin qu'étant envoyé par le Grand-Esprit pour leur enseigner le chemin de la vie, je n'avais rien de plus à cœur que de les voir heureux. Etonnés d'un procédé si nouveau pour eux, je les vis me fixer de la tête aux pieds, et se demander à eux-mêmes si j'étais bien cette *Robe noire* dont on leur avait fait une peinture si effrayante. Rien n'est plus entêté que la prévention, elle ne se rend pas même à l'évidence ; car plusieurs d'entr'eux, tout en m'avouant qu'ils avaient beaucoup de plaisir de me voir et de m'entendre, furent cependant encore plusieurs jours avant d'oser venir à la cabane qui me servait de chapelle. Ma première visite à domicile avait produit un bien trop sensible, pour que je ne prisse pas la résolution de la continuer chaque jour, malgré la répugnance de la nature à la vue de tant d'objets repoussants. Jeunes lecteurs, si jamais vous êtes appelés à aller Evangéliser les Sauvages, ceux principalement qui ont déjà reçu la visite de ces ministres qui ne prêchent rien moins que la charité chrétienne, permettez-moi de vous dire que le meilleur et l'unique moyen de les gagner à J. C., c'est de gagner d'abord leur confiance, mais pour cela il faut vous identifier

avec eux, vous faire, pour ainsi dire, Sauvage, avec eux, pour en faire des hommes d'abord et des chrétiens ensuite..... Bientôt j'eus la satisfaction d'en voir un bon nombre s'empresser de venir à la chapelle, au premier son de la clochette. Les premiers jours ils ne voulaient pas laisser baptiser leurs enfants nouveaux-nés, mais après quelques instructions, non seulement ils me les apportèrent avec empressement, mais plusieurs d'entr'eux, baptisés par un méthodiste quelques années auparavant, me demandèrent le baptême de la *Robe-noire*. Leur ayant répondu que pour embrasser notre sainte foi, il fallait bien connaître les obligations qu'elle impose, et que quoique je fusse venu de bien loin pour eux, je ne baptiserais jamais personne qu'il ne fût instruit et ne désirât ardemment d'embrasser notre religion. Cette réponse ne faisait qu'augmenter leur désir de la connaître. Chaque explication que je leur donnais, à l'aide d'une échelle-catholique ou tableau synoptique de l'Ancien et du Nouveau Testament, en signes hiérogryphiques, excitait leur admiration. Rien n'était plus touchant que de voir l'attention qu'ils donnaient aux instructions qui duraient plusieurs heures, au milieu d'une nuée de moucherons cruels, et quand j'avais terminé je les voyais quitter à regret le lieu de réunion, et se dire les uns aux autres : " Ot chita tala pwe sa milo à chu naspit ; assurément cela est beau."

Parmi ceux que la grâce a touché d'une manière aussi prompte qu'efficace, était un jeune polygame. Son frère, ses amis et surtout sa nièce, dont je rapporterai plus tard les vertus morales, avaient fait tous leurs efforts pour l'engager à ne garder qu'une femme, sans pouvoir y réussir. La polygamie est généralement regardée comme une flétrissure parmi ces peuplades Sauvages, et ceux qui s'y adonnent tombent dans le mépris. J'en ai vu plusieurs gémir sur l'état d'avilissement dans lequel ils sont aux yeux de leurs frères, mais la grâce seule a pu leur faire briser leurs liens. Il y avait deux jours que j'étais au fort d'Albany, quand celui-ci y arriva avec ses deux femmes et un bon nombre d'enfans, dont quatre en bas âge. Dès qu'il apprit que j'étais dans ce lieu, il en fut effrayé, voulut repartir, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que sa mère parvint à le retenir ; mais il évitait ma présence, et quand je fus pour le visiter dans sa cabane, il s'était caché. On me fit connaî-

re le lieu de sa retraite, je fus l'y trouver, et comme j'avais bien plus à cœur le baptême de ses petits enfans que son divorce, je l'abordai d'une air affable, lui parlant avec bonté, lui faisant comprendre du mieux qu'il me fut possible l'importance du baptême, sans lui dire un mot contre la polygamie. A mon approche, il trembiait de tous ses membres, mais il m'écouta bientôt avec attention, et le même jour il m'apporta tous ses enfans pour que je les baptisasse, me suppliant d'une manière touchante que je lui accordasse la même faveur. C'était là que je l'attendais. "Tu ne pourras pas être baptisé, lui dis-je, tant que tu auras deux femmes. Le Grand-Esprit ne le veut pas, et si tu n'en renvoies pas une, au lieu de te placer dans sa grande lumière pour y être heureux avec lui, il te mettra au contraire dans une prison de feu avec le mauvais esprit, quand tu auras cessé de vivre." Ces paroles, Mgr., que je rends mot à mot pour donner à Votre Grandeur une idée de la naïveté de notre langue indienne, firent sur l'âme de ce bon Sauvage tout l'effet que je pouvais en attendre. La tête appuyée sur sa poitrine, il ne répondit pas un mot et fut plongé dans une rêverie profonde durant quelques minutes; puis se levant tout à coup, il me dit : "Père, je vois que ce que tu me prescris est juste; puisque le Grand-Esprit n'a donné qu'une femme au premier homme, je ne dois pas en garder deux. La quelle veux-tu que j'envoie?" Tu dois garder la première, lui dis-je; mais les enfans de la seconde étant les tiens, il faut que tu les élèves et que tu prennes soin de leur mère comme de ta propre sœur, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un mari. —Merci, me dit-il, et il sortit aussitôt pour aller annoncer à la plus jeune de ses femmes que désormais il ne la regarderait plus que comme sa sœur, et qu'elle eut à se retirer chez sa mère. A une déclaration aussi subite, la jeune femme ne répondit pas un mot. Est-ce surprise? Est-ce indifférence? Je ne sais: tout ce que je puis dire, c'est qu'étant allé la trouver moi-même un moment après, et lui ayant parlé du bonheur qui attend les bons chrétiens dans le ciel, elle me répondit : "Sois bien sûr, mon père, que désormais je n'habiterai plus avec lui. Je lui disais quelques fois que ce n'était pas bien que nous fussions ensemble, puisque ma sœur était déjà sa femme." Dès ce moment je ne les vis plus ensemble, si ce n'est à la chapelle, où ils rivalisaient de zèle et d'attention pour se faire instruire. Je crus néanmoins que

la prudence exigeait que je les misse à l'épreuve, jusqu'à l'année prochaine. Tous les parents du jeune polygame ressentirent une grande joie de sa généreuse démarche, mais nul ne la manifesta aussi vivement que sa nièce. Elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance. Cette femme était une de ces âmes d'élites que le Seigneur se réserve en tous lieux, aux quelles il accorde un esprit droit et un cœur capable des plus généreux sentiments, qui ont le vice en horreur et à qui la vertu semble naturelle. Il y a quatre ans qu'elle vit un ministre, qui lui dit que pour être heureuse après sa mort elle devait recevoir le baptême. Il n'en fallut pas d'avantage pour animer cette âme ardente du désir brûlant de le recevoir. Elle fut baptisée, mais sans aucune notion préalable sur les mystères de la foi. Son âme était trop droite pour ne pas s'apercevoir bientôt de ce qu'un pareil baptême avait de défectueux. Ses lumières naturelles lui disaient sans cesse qu'il ne suffit pas de s'appeler Sarah ou Rachel, et d'avoir reçu quelques gouttes d'eau sur la tête, pour être assuré d'aller au ciel ; que la religion du Grand Esprit devait avoir quelque chose de plus que cela. (C'est elle-même qui me l'a avoué). Sur ces entrefaites, elle fit rencontre d'une dame née et élevée dans la religion protestante, mais catholique depuis peu, très-instruite et d'une éminente piété. Lui ayant fait part de ses doutes et de ses craintes, la pieuse dame lui donna des leçons sur le dogme, la morale et même sur la discipline catholique. Elle lui parla au long du sacrement de pénitence, des consolations ineffables que l'on y goutte. Elle lui parla aussi de l'abstinence que les catholiques observent le vendredi, en l'honneur de la passion du Sauveur. Depuis lors cette admirable sauvagesse ne voulut jamais faire gras le vendredi, excepté dans un nécessité extrême. Les autres m'ont avoué l'avoir vue bien des fois, demeurer à jeun le vendredi jusqu'au soir, dans l'espérance de prendre quelques poissons. Elle soupirait sans cesse après l'arrivée d'un prêtre. Dès qu'elle me vit, elle courut chez sa pieuse institutrice pour lui demander, si je n'étais pas cette *Robe-noire* dont elle lui avait si souvent parlé ? Sur sa réponse affirmative, elle lui dit : " Ah ! s'ils voulait me confesser, que je serais contente ! Il me semble qu'il n'y a rien de plus doux pour l'âme que de dire ses fautes à l'envoyé du Grand-Esprit.—Va le trouver, lui répondit la dame, expose lui tes désirs, et fais ce qu'il te

dira." Elle se dirigea aussitôt vers ma tente. L'émotion qu'elle éprouvait répandit sur sa figure une sueur glacée. Ses jambes refusèrent de la soutenir. Elle tomba à genoux à l'entrée de ma tente, d'une voix tremblante, elle me dit ces mots : " Toi qui es la *Robe-noire* envoyé par le Grand-Esprit, écoute ce que je vais te dire. Il y a si longtemps que je désire de te voir, de t'ouvrir mon cœur pour te faire connaître tout ce que j'ai fait !"—Quelque désir que j'aie, de te confesser, lui dis-je, je ne puis le faire avant que tu ne sois instruite, baptisée, et que tu ne croies que notre Religion est la seule véritable.—Oh ! je crois fermement, me dit-elle avec un sentiment de conviction profonde, et je n'en veux jamais suivre d'autre !" Une âme ainsi disposée, n'exigeait pas une bien longue épreuve. Quelques jours avant mon départ, je lui administrai le baptême, sous condition. Elle fit sa profession de foi, d'un ton si pénétré, que les assistants en furent attendries. Elle fut, parmi les adultes, la seule que je jugeasse suffisamment instruite, et digne du baptême, quoiqu'il y en eût encore un assez bon nombre d'autres qui manifestassent le même désir. Mais dans la même circonstance, je conférai ce sacrement à seize enfans en bas âge. Qu'il était beau de voir cette pieuse néophyte, âgée de plus 60 de ans, environnée de cette troupe d'enfants, dont quelques uns étaient ses petits fils ! Il me semblait dans ce moment que leurs anges, du haut du ciel, souriaient à leur bonheur ! !

J'aurais encore à vous entretenir, Mgr. et mon père, d'une autre cérémonie non moins touchante, et qui produisit une heureuse impression sur les infidèles et même sur plusieurs protestants, parce qu'elle servit à dissiper beaucoup de préjugés. C'est de la plantation d'une croix que je veux vous parler. J'en avais déjà planté une au fort de Moose, quelque temps auparavant, avec toute la solennité que pouvait nous permettre notre dénûment. Ce furent des néophytes qui firent celle de Moose. Ce furent des protestants et des infidèles qui firent et plantèrent celle du fort Albany. Au moment où cette croix fut élevée de terre, par des mains infidèles et protestantes, je ressentis au fond de mon âme quelque chose d'ineffable que je ne puis exprimer. Jamais peut-être je n'avais apporté, dans mes fonctions sacrées, une dévotion plus sensible, jamais je n'avais élevé vers le ciel une voix plus émue, et porté avec plus de ferveur l'expression

de mon amour et de ma reconnaissance vers Celui qui daigna mourir sur ce bois !.. C'étaient des juifs et des payens, tous ennemis de la croix,qui firent et plantèrent celle que le Sauveur porta sur le Calvaire. Elle était regardée comme une folie par les uns, comme un scandale par les autres, et pourtant plusieurs d'entr'eux se convertirent et lui rendirent leurs hommages. Singulier rapprochement, dans l'érection de celle-ci !... Vous seul, ô mon Dieu, savez quels désirs ardents s'élançaient de mon cœur,oppressé par tant d'émotions, lorsque, au pied de cette croix que je venais de bénir, j'offris l'adorable victime !... par la plantation de la croix, le Sauveur avait pris possession de cette terre, et il semblait qu'il voulut immédiatement cimenter le contract avec son sang précieux. Les larmes qui coulaient de mes yeux, se confondaient avec les prières qui s'échappaient de mon cœur. J'offris les unes et les autres au Dieu qui s'immolait pour le bonheur de ce pauvre peuple, encore presque tout infidèle, et que pourtant je voyais s'agenouiller, sans qu'il sut encore pourquoi, autour de l'autel rustique et de la croix de la forêt, et qui chantait, en sa langue naïve, le refrain si connu et si doux pour tout cœur catholique, de *vive,Jésus vive sa croix*. Ce pauvre peuple, que j'étais venu chercher de si loin, il fallait que je le quittasse bientôt, pour ne plus le revoir peut-être, mais je lui laissais un livre, où il pourrait lire l'amour immense d'un Dieu pour les hommes. Cette pensée tempérait un peu l'amertume de mon âme, lorsque je collais une dernière fois mes lèvres brulantes sur ce bois sacré !.. Il est vrai qu'ici maintenant, *Regnat à ligno Deus*, mais hélas ! il n'y règne encore que sur des ruines !... Oh ! puisse-t-il y régner bientôt sur tous les cœurs !.. C'est là, c'est au pied de cette croix que le missionnaire aimera désormais à se reposer de ses fatigues et à puiser des forces nouvelles, pour de nouveaux combats. Oui, de nouveaux combats, car le démon ne lâche pas facilement prise ; il faut lui disputer le terrain pied à pied. Si, d'un côté, nous avons la consolation de voir quelques âmes généreuses venir s'enroler sous les étendards de la religion, nous ne devons pas néanmoins nous dissimuler que le très grand nombre est encore et sera longtemps peut-être, engagé dans la voie de la perdition. Tout semble concourir à y retenir ce malheureux peuple. L'extrême âpreté d'un climat qui ne permet point de culture ; la diversité des langues ; l'état de vie de ces tribus nomades

disséminées sur une étendue immense de pays ; la difficulté des chemins dans ces marécages où l'on est toujours jusqu'à mi-jambe dans l'eau, tandis que le reste du corps est dévoré par la vermine et les mouches vénimeuses ; le manque d'ouvriers et plus encore de ressources pour se procurer les choses les plus indispensables ; l'ivrognerie, la jongleïe, et l'esprit d'hérésie qui a déjà soufflé presque partout. Voilà, Mgr., la triste perspective qui se présente aux yeux du missionnaire ; vous voyez qu'il a bien raison de s'écrier comme son divin maître : *Evangelizare pauperibus misit me.* Et pourtant qu'ils sont nombreux, ces pauvres Sauvages ! Sans parler de ceux qui habitent les extrémités Est et Nord-ouest de la baie d'Hudson proprement dite : les bords seuls de la baie James ne comptent pas moins de 9 à 10,000 âmes . .

Il y avait 27 jours que j'étais au fort d'Albany. Lorsque le commandant envoya sa goëlette à celui de Moose pour y transporter les pelleteries. Je fus obligé de profiter de cette occasion, quelque désir que j'eusse de demeurer plus longtemps parmi des Indiens qui profitaient si bien de la parole du salut, que j'étais venu leur annoncer. Le mauvais temps, les maringouins, qui ne laissent de repos ni le jour ni la nuit; la mauvaise nourriture, qui ne consiste absolument qu'en outardes salées ; un travail ardu et continuel pour apprendre les divers dialectes que parlent ces peuplades ; tout cela m'avait réduit à une débilité extrême : mais je m'en consolais aisément en pensant que je n'avais pas travaillé en vain. Vingt-quatre personnes avaient été régénérées. J'en avais préparé un bien plus grand nombre pour recevoir, une autre année, la même faveur. Ce ne fut qu'à regret que je me séparai de ces bons Sauvages. J'eus la consolation de voir qu'en éclairant leur esprit, j'avais touché leur cœur. Ils vinrent, dans un profond silence, et les yeux baissés vers la terre, m'accompagner jusqu'au rivage. Chez l'Indien, le silence est le signe d'une grande tristesse. Je les consolais en leur faisant espérer de les revoir. Notre traversée fut plus heureuse que la première fois. Quand nous repassâmes près du lieu où nous avions failli périr un mois auparavant, une pensée bien douce vint traverser mon âme, je me disais : « Si, il y a un mois, j'étais mort dans ce lieu, l'onde amère et glacée m'aurait servi de tombe, et aucun vestige ne serait resté pour indiquer qu'un prêtre avait passé par là. Mais maintenant, le voyageur catholique, aperce-

tant une croix plantée sur ces plages lointaines, sentira une religieuse et bienfaisante impression naître au fond de son cœur. La croix lui rappellera la bonté de Dieu, dans des lieux où jusqu'ici il semblait n'avoir voulu manifester que sa puissance."

De retour à Moose, j'y baptisai plusieurs enfans, que des parents prévenus m'avaient refusé obstinément, lors de mon premier passage. J'admis un certain nombre d'adultes au catéchuménat. J'eus la bien douce satisfaction de voir que plusieurs de ceux qui m'avaient montré le plus d'antipathie d'abord, furent ceux qui se montrèrent les plus affligés de mon départ. Nonobstant les souffrances de tout genre que a nature a continuellement à endurer dans ces tristes parages, il m'eut été bien doux de pouvoir plus longtemps y rejourner. Les Sauvages, que j'avais visités, étaient, lors de mon arrivée parmi eux, remplis de prévention contre notre Ste. Religion. Ils commençaient à peine à l'apprecier, quand il me fallut les quitter. Il y en avait encore une multitude innombrable qui n'ont jamais vu de prêtre, et qui n'en verront peut-être jamais ! Cette pensée, Mgr., m'arrachait des larmes de compassion,en me séparant de ce pauvre peuple.

Ce fut le 28 août que je quittai le fort de Moose, pour remonter à celui d'Abbitibbi. Le gentilhomme qui y commande ne s'était pas contenté de me traiter avec toutes sortes d'egards, tout le temps que je séjournai chez lui ; il voulut encore, à mon départ, me combler de présents. Notre navigation, pour remonter, fut extrêmement lente. Notre frêle nacelle, à tout instant frottait contre des roches, qu'une eau toujours vaseuse ne permettait pas d'apercevoir, à deux pouces de profondeur. Ce fut une espèce de prodige que nous ne coulassions pas à fond,car bien des fois l'eau entrait à gros bouillons et nous étions au beau milieu de la rivière. Deux jours après que nous eumes quitté la baie, je perdis mon chapeau, et je passai vingt un jours exposé, tantôt à une chalenr étouffante, tantot à un froid glacial, qui se succèdent sans interruption dans ces forêts ; je contractai, par suite de cet accident, un rhume opiniâtre dont je me sens encore.

Sur la rive gauche du vaste lac d'Abbitibbi,et non loin de l'endroit où il décharge ses eaux bourbeuses.dans la rivière que nous venions de remonter, se trouve un rocher célèbre par les sacrifices que les Sauvages y font au Manitou des

eaux toutes les fois qu'ils veulent s'aventurer sur cette dangereuse rivière. Lorsque nous la descendîmes, nous étions précédés de six canots, composés chacun de sept Indiens, dont la plupart encore infidèles. Ceux-ci se seraient crus assurés de périr, s'ils n'avaient jeté en passant quelques restes de tabac au prétendu dieu tutélaire de ces lieux, aimant bien mieux se priver du plaisir de fumer durant la journée entière. Quelques chrétiens, entraînés par une espèce de routine, et qui n'y voyaient pas grand mal, suivirent l'exemple des infidèles. Les Sauvages ont des yeux de lynx; car bien que nous fussions éloignés de plusieurs milles de premiers, ceux qui m'accompagnaient m'avertirent de ce qui se passait. Quand nous fûmes arrivés vis-à-vis le rocher, j'envoyai mes Néophytes prendre les offrandes sur l'autel même du *Manitou*. Ce fut dans cette circonstance, Mgr., que j'eus occasion de voir combien la grâce a de puissance sur les cœurs ; car il n'y a pas encore 4 ans que l'audacieux qui aurait commis un tel *sacrilège* aux yeux de l'Indien aurait payé de sa propre vie sa témérité ! Ces offrandes consistaient en huit ou neuf torquettes ou demi torquettes de tabac, qu'ils me donnèrent. Le soir, quand nous eûmes rejoint les autres, je demandai du tabac à ceux que je savais l'avoir tout offert à leur Manitou. Ils se regardèrent avec surprise et ne répondirent rien. Alors tirant de ma poche leurs torquettes, j'en fis part à ceux qui n'avaient point participé à leurs superstitions, et nous fumâmes en leur présence, les plaisantant sur leur simplicité. Puis prenant un air grave et sévère, je leur fis comprendre toute l'absurdité de leur procédé, bien plus propre à les faire périr qu'à les protéger, puisque cela outrageait le *Maître de la vie*. La leçon fut salutaire, car je les entendis peu après se dire les uns aux autres : " Nous étions bien stupides; notre père a raison, le Grand-Esprit seul peut nous sauver ! " Lorsque, quelques moments après, je vis, couchés à côté de moi, dans une paix et une union parfaite, les payens sacrificateurs et les néophytes, qui avaient été enlever les offrandes, je me rappelai ces paroles du prophète Isaïe : " En ce jour là, on le verra loup habiter avec l'agneau, le léopard se reposera près du chevreuil. Le lion et le jeune veau feront leur demeure ensemble ; et un enfant les conduira." Le sou-

venir de ce passage du prophète se présentait d'autant plus naturellement à mon esprit, que, parmi ces Indiens ils s'en trouvaient qui étaient naguère très redoutés pour leur férocité. Quand nous repassâmes au même lieu, je leur demandai s'ils n'avaient pas envie de sacrifier encore à leur Manitou. Ils ne me répondirent que par un sourire négatif. Voilà l'effet de la parole du salut, prêchée à ce peuple barbare...

Les tribus indiennes du nord de l'Amérique, celles du moins que j'ai pu visiter, n'ont point de fétichisme. Ils croient qu'il y a un esprit supérieur et bon, qui ne peut point leur faire de mal, et pour cette raison ils ne s'en mettent nullement en peine ; mais ils croient aussi qu'il y a le génie du mal, presque aussi puissant que le premier, essentiellement méchant, et qu'il a une multitude de satellites répandus partout pour faire du mal et qu'il faut les apaiser et se les rendre favorables en leur sacrifiant quelques restes de tabac, les entrailles d'un castor, ou un chien que l'on pend la tête en bas, selon la qualité du manitou que l'on veut apaiser. Ce sont, il faut l'avouer, d'assez pauvres sacrifices. De toutes leurs croyances superstitieuses, la principale est la métempsycose. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que n'ayant, d'après l'aveu que plusieurs m'en ont fait, aucun sentiment de l'immortalité de l'âme humaine, dans leur état d'infidélité ; ils croient néanmoins que l'âme des bêtes, qu'ils ont tuées à la chasse, ira animer d'autres corps. Aussi ont-ils soin de vermillonner les têtes d'ours et de loups, qu'ils placent ensuite au haut d'une perche, après en avoir disséqué les chairs : persuadés que l'âme de cet animal, qui est allée habiter un autre corps, ne manquera pas de venir visiter son ancienne demeure. Ils sont encore très-adonnés à une autre espèce de superstition appelée *jongleriè* ou charlatanisme. Ce sont ordinairement les vieillards qui l'exécutent, les femmes et les enfans s'en occupent rarement. Voici comment ils procèdent: après avoir dressé une cabane en forme conique, le jongleur frappe quelques coups sur une espèce de tambour de basque pour appeler le manitou, puis entre seul dans la cabane, tandis que les autres se tiennent autour dans une inquiète. Le sorcier chante quelques couplets

sans suite; je crois que ce sont des imprécations. Tout à coup la cabane s'agite, on n'entend plus dans l'intérieur que des hurlemens confus et frénétiques; quelques jeunes chefs y pénètrent et trouvent ce vieil imposteur étendu par terre, dans d'horribles contorsions. Voilà à peu près, Mgr., ce que que j'ai appris de plus saillant touchant la mythologie des sauvages qui habitent l'extrémité de votre diocèse.

De l'autre côté de la rivière et vis-à-vis le rocher dont j'ai parlé, je fus témoin d'une scène bien touchante, et qui contrastait singulièrement avec celles que je viens de rapporter. Là je trouvai le grand chef des Abbinbbites, qui m'attendait depuis deux semaines, accompagné d'une douzaine de familles. Il y a 3 ans que j'ai baptisé ce chef, ainsi que son épouse, et je ne crois pas qu'il y ait un chrétien plus fervent que lui, parmi tous ceux de sa tribu. Dès qu'il aperçut notre canot, il accourut sur le rivage; les autres le suivirent, et posant tous un genou en terre, ils me prièrent de les bénir. Lui aussi, avant son baptême, faisait la jonglerie. Il m'avoua que ce rocher que nous avions devant nous, l'avait vu bien des fois sacrifier du tabac ou les entrailles d'un castor, au *mauvais Manitou* (démon). Tandis que nous nous entretenions ensemble sur la bonté de Dieu; sa belle sœur, femme du second chef, préparait du poisson pour notre souper. Ce secours, je l'avoue, venait fort à propos, car depuis plusieurs jours toutes nos provisions se réduisaient à quelques miettes de biscuit de mer tout moisi. J'avais dessein de pousser plus loin cette journée là, mais ils me firent tant d'instances, que je fus obligé de dresser ma tente parmi eux. Je fus occupé, durant toute la nuit, à les confesser et à les instruire; ce ne fut qu'au point du jour, que j'interrompis ce pieux exercice pour recommencer ma pérégrination. C'était un samedi, je voulais me rendre au fort pour le dimanche, où je savais qu'un grand nombre d'Indiens m'attendaient, et nous avions plus de 20 lieues à faire, sur un lac dangereux. A peine fûmes-nous embarqués, que nous vîmes les Sauvages lever leur camp pour nous suivre. Il y avait parmi eux un métis Canadien dangereusement malade. Quoique je l'eusse administré, il pria instamment son épouse et son fils de le conduire au fort, afin de mourir, disait-il, sous les yeux du prêtre. Comme nous étions une bonne troupe de nageurs notre canot semblait voler sur le lac et nous atteignîmes le fort

ce soir-là même. Pour ces pauvres Indiens furent obligés de nager toute la nuit, luttant péniblement avec un vent contraire. Quelques efforts qu'ils fissent, ils ne purent me rejoindre que le lendemain vers les onze heures au moment où, désespérant de les revoir, j'allais commencer l'adorable sacrifice. Le malade dont j'ai parlé se fit aussitôt apporter à la chapelle où je lui donnai le St. Viatique. Peu d'heures après, il n'était plus. Mais par une coincidence singulière, j'eus la bien douce consolation d'administrer ce jour là même le baptême à sa vieille mère, qui jusque-là n'avait pas voulu entendre parler de religion. Depuis plusieurs années nous avions fait auprès d'elle bien des démarches infructueuses;jamais nous n'avions pu l'amener à faire le signe de la croix. Il était réservé à Marie Immaculée d'opérer ce prodige de la grâce. Oh ! que cette auguste mère a de puissances sur les cœurs ! Le père Clément qui avait fait la mission à ce poste six semaines auparavant, lui avait mis au cou, non sans quelques difficultés, une médaille bénite de l'Immaculée Conception. Quelle ne fut pas ma joie, en arrivant en ce lieu, d'apprendre de la bouche de madame Fraser, que cette vieille infidele, témoignait depuis quelque temps un ardent désir du baptême ? Je vollai aussitôt auprès d'elle, et ma présence parut lui causer autant de joie qu'elle lui causait autrefois de répugnance. Je la vis baiser souvent sa médaille avec affection. Elle me dit, que depuis qu'elle la portait, elle ressentait un grand désir d'être baptisée et qu'elle avait eu peur de mourir avant mon arrivée. Je l'instruisis du mieux qu'il me fût possible. Les bonnes dispositions que je trouvai en elle, ses 80 ans et l'hydropisie dont elle était attaquée, ne me permettaient pas de lui différer le baptême ; je le lui administrai, quelques instants après que son fils eut rendu l'âme.

Voilà, Mgr. et mon père, les principaux traits que j'ai pu recueillir dans le cours de ma dernière mission, parmi les Sauvages. Je les ai exposés simplement tels que j'ai été à même de les voir, de les sentir et de les apprécier. Oh ! comme j'aurais souhaité qu'une plume plus habile que la mienne eût tracé le tableau des lieux que je viens de parcourir, de l'état des peuples que j'ai visités, des scènes tantôt touchantes,tantôt horribles,dont j'ai été témoin, ou qui m'ont été rapportées sur les lieux mêmes où elles s'étaient passées ; en un mot des diverses émotions que l'âme éprouve dans

de pareilles circonstances ! Le sentiment de mon insuffisance m'aurait certainement fait garder le silence, si deux motifs impérieux ne m'avaient pour ainsi dire contraint à tracer ces lignes. D'abord le désir et le devoir d'obéir à Votre Grandeur, en lui donnant, autant qu'il m'est possible, les détails qu'elle attend de moi, sur cette grande et infortunée portion de ses ouailles. Ensuite, le désir de faire connaître aux membres de la Propagation de la Foi, les besoins immenses de ses tristes missions, et le bien qui résulte chaque jour de ces légers sacrifices. Je me suis appliqué a relater tous les faits que j'ai cru propres à les intéresser sous le rapport religieux, laissant à d'autres les observations scientifiques. Ministre du Dieu du Calvaire, *je n'ai pas jugé savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié.* Enfant adoptif du Canada, chaque Canadien est devenu mon frère d'une manière plus intime, et au milieu des glaces du nord, mon cœur leur est d'autant plus attaché, que c'est leur obole qui m'y conduit, m'y soutient, et que c'est par leur prières pures et ferventes, qu'à notre faible voix, les peuples les plus féroces deviennent doux comme des agneaux, ouvrent les yeux à la lumière, et bénissent les cœurs généreux qui leur envoient du secours.

Et vous, Monseigneur et mon père, daignez bénir celui qui sera toujours si heureux de se dire,

De Votre Grandeur,

Le très-respectueux et obéissant fils,

en Jésus et Marie Immaculée,

J. N. LAVERLOCHÈRE, O. M. I.

RAPPORT

SUR LES MISSIONS DES TOWNSHIPS DE L'EST.

AUX ASSOCIÉS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Messieurs,

Ayant eu l'occasion de visiter dernièrement plusieurs townships du district de Montréal, je me fais un devoir, dans l'intérêt de la Propagation de la Foi et de l'Association des Etablissemens Canadiens,de vous transmettre quelques détails sur cette partie importante du diocèse. Dans ce voyage, il s'agissait de donner un nouvel élan à l'œuvre de la colonisation si bien recommandée par l'évêque de Montréal, dans son mandement du 17 juin 1848, et d'accomplir des engagemens pris, par le comité de la Colonisation pour l'érection de chapelles,dans toutes les localités où il y aurait un nombre suffisant de défricheurs. Or, vu les efforts constants de la compagnie britannique pour l'établissement des townships, vu aussi l'encouragement gracieux donné par la présente administration provinciale et la cordiale influence de Mgr. l'évêque de Montréal et de son clergé, il a été possible de réaliser sur ce point, et notamment dans le township de Roxton, les espérances qu'entretiennent tous les amis sincères de l'œuvre. Le 17 janvier fut donc le jour fixé pour l'inauguration religieuse de l'un de ces nouveaux établissemens. L'évêque de Montréal se proposait,depuis longtemps, de faire lui-même, dans ce but, un voyage tout exprès aux townships ; il voulait même aller abattre, le premier, un arbre de la forêt et faire faire de ce bois une croix qu'il aurait bénite et plantée, comme l'étendard du Grand-Maître et du fondateur de toute société durable ici-bas. Mais retenu indispensablement dans sa ville épiscopale, par une suite d'affaires qui requéraient sa présence, il confia cette mission à son Coadjuteur, qui se félicita de pouvoir le remplacer, en cette circonstance.

L'évêque de Martyropolis partit donc, le 15 janvier, accompagné de M. L.Th.Plamondon,prêtre de l'évêché, deM.Ed. Cullinan,prêtre attaché aux missions Irlandaises et de maître P. Chartrand, architecte de Montréal.

Arrivé à St.Hyacinthe, après quelques quarts-d'heure de course rapide, sur le chemin de fer qui facilite si agréablement le trajet de Montréal à Yamaska, Mgr. Prince eut le plaisir de visiter, en passant, le florissant collége de l'endroit, où plus de deux cents élèves reçoivent annuellement l'enseignement littéraire, scientifique et religieux le plus complet qui se donne en ce pays. Au même lieu, Sa Grandeur rencontra les trois missionnaires des Townships de l'Est, MM. Hicks, Leblond et Champeau, qui venaient s'associer aux travaux de la visite pastorale.

De grand matin, le 16, la pieuse caravane se dirigea vers Roxton, où elle arriva assez à bonne heure, le même jour. Nos voyageurs y furent reçus avec toute la joie et le bonheur que devait causer à leurs chers compatriotes une visite si ardemment désirée; aussi leur arrivée y fut annoncée à toute la petite colonie par une salve de mousquetterie qui, à plusieurs fois, fit retentir au loin les échos de la forêt et porta l'allégresse dans tous les cœurs. L'évêque était vivement attendri, en bénissant ces braves colons qui tous tombaient à ses pieds, et il les saluait avec une vive affection, leur exprimant toute la joie que ressentait son âme. Ensuite, il prit connaissance du lieu, en parcourant le terrain du village projeté ; puis l'on se retira, pour la nuit, dans les divers logements que ces bons habitants avaient, avec empressement, préparés dans leurs modestes habitations.

Le lendemain, tous les prêtres eurent la consolation de célébrer le saint sacrifice de la messe dans un appartement élégamment décoré pour cela, et où se firent tous les exercices de la mission. Le même jour, l'évêque ayant désigné le lieu où il désirait que l'on bâtit une église, s'y transporta, après la célébration de la sainte messe et en récitant le chapelet, accompagné des prêtres, des agents de la Compagnie et de tous les catholiques de l'endroit, pour en prendre possession au nom de la Religion. Rendu sur un magnifique plateau qui doit dominer tout le futur village, il adressa de nouveau à cette joyeuse assemblée des paroles analogues à cette consolante circonstance; puis, ayant reçu des mains de M. Galt lui-même une lettre tout à fait gra-

cieuse que ce monsieur lui adressait et par laquelle, au nom de la Compagnie Britannique-Américaine des terres, il garantissait, de rechef, le don et la propriété non seulement d'un superbe terrain de plus de huit acres, dans ce village, mais encore d'une ferme de cent acres contigus au même village, pour le soutien du prêtre, pour l'établissement de l'église, du presbytère, des maisons d'écoles, etc., il fit donner immédiatement lecture de ce document dans les deux langues anglaise et française. Après cette nouvelle assurance d'une coopération aussi généreuse, Mgr. de Martyropolis, au nom de l'évêque diocésain, remercia l'Honorable Compagnie, en la personne de M. Galt, de l'encouragement que recevait, en ce jour, l'œuvre de la Colonisation, et exprima les vœux les plus ardents, comme les espérances les mieux fondées pour le succès de la louable entreprise qu'il venait bénir à la plus grande gloire de Dieu et pour la prospérité de son pays. Invitant alors ses chers Canadiens à s'adresser de nouveau à Celui qui est l'auteur de tous les biens et le maître de toutes les terres, comme de l'Univers, tous firent, avec lui, le signe de la croix, et l'évêque, le premier, prit la coignée que l'on avait ornée de rubans et qui était placée sur une estrade, et en frappa de trois coups l'arbre que l'on devait abattre pour commencer le défrichement. Les principaux assistants firent de même à sa suite, et bientôt l'énorme *pruche* que l'on avait choisie pour première victime (ou point de mire) tomba lourdement sous les coups ajustés de nos joyeux bucherons. Le fracas de sa chûte n'était pas encore cessé dans la forêt, qu'il fut remplacé et par les décharges de fusils que tira la petite compagnie qui avait constamment fait garde d'honneur et par les *vivats* de toute l'assemblée criant de tout cœur : Vivent nos Evêques ! Vive M. Galt ! Vivent les colons de St. Jean-Baptiste de Roxton !..... Il était midi passé, quand se termina cette religieuse et patriotique cérémonie. Chacun alors se hâta d'aller prendre quelque peu de nourriture, pour revenir assister aux exercices de la mission, qui se continuèrent jusqu'au lendemain et furent clos par la plantation solennelle d'une croix, sur le lieu même où se construit actuellement une jolie chapelle de quatre-

vingts pieds sur trente-six et à deux étages ; le tout sur le plan dressé par M. l'architecte Chartrand et avec les fonds de la Propagation de la Foi, vu que les trésoriers de la Colonisation des Townships n'ont point encore fait de versements pour cette fin. Les travaux se poursuivent avec tant d'ardeur, que tout l'édifice sera fini au mois prochain, et que cette mission sera fournie d'une église pour le culte, d'un logement convenable pour le prêtre et même d'une salle d'école assez spacieuse pour les enfants de la centaine de familles qui doivent s'y établir dans le cours de l'été prochain.

Le townships de Roxton, possédé en grande partie par la compagnie des terres, n'est habité par des colons Canadiens que depuis quelques mois ; mais la nature du sol, ainsi que la qualité des bois, tout y assure les avantages d'un prompt et facile défrichement, à présent surtout que le grand chemin est terminé et fournit une voie aisée de communication avec les townships adjacents, comme avec les paroisses voisines et par là avec Montréal même.

Le village dont les agents de la compagnie ont fait tirer les rues, et qui, à la demande de plusieurs Canadiens,portera probablement le nom d'Iberville au lieu de celui de Metcalfe, est fixé sur les rives de la Rivière-Noire qui est, comme l'on sait,une branche de la rivière Yamaska et présente en cet endroit, une chute de 40 pieds d'élévation où l'on a déjà construit deux moulins Les pouvoirs d'eau, si nombreux sur cette rivière, devront donner un ample développement à l'industrie et fournir, outre les agrémens du site, les moyens les plus désirables d'y établir des fabriques et des manufactures. Au reste, MM. les Associés,les townships que j'ai pu visiter, c'est-à-dire, une dizaine sur les dix-huit formant l'Est du district, m'ont tous paru favorables à la colonisation ; nonobstant le très-grand nombre de côtes et de montagnes qui fournissent elles-mêmes d'excellents pâturages, quand elles ne sont pas entièrement propres à la culture ou à des vergers. Les bois y sont généralement mêlés, et des connaisseurs m'affirmaient, sur leur expérience personnelle, que ce sont les terres ainsi boisées qui sont les plus avantageuses et, à la fin, les plus

fertiles ; quoique, dans le commencement, elles soient quelquefois moins vigoureuses. Mais c'est une chronique religieuse avant tout, que je vous avait promise, MM. les Associés ; je reviens donc à ma mission.

De St. Jean-Baptiste de Roxton, où toute la population catholique participa aux sacremens, l'évêque se rendit à Ste. Cécile de Milton, autre township en pleine culture et qui est déjà si populeux, que l'on y formera probablement bientôt comme une seconde paroisse. L'établissement actuel, en grande partie le fruit des efforts et des secours charitables des deux Messieurs Crevier, curés de St.Hyacinthe et de St.Pie, est situé sur la pente orientale de la montagne d'Yamaska, à une élévation suffisante pour y jouir de la beauté des campagnes environnantes. Les habitants de ce township sont maintenant, en majorité, Canadiens et par conséquent catholiques. Les Américains, qui d'abord y avaient plusieurs terres, semblent se retirer l'un après l'autre et laisser le champ libre aux colons du pays. C'était effectivement un peu trop hardi de la part de ces voisins, de venir exploiter des terres qui sont, pour ainsi dire, à nos portes: espérons que notre population agricole comprendra cela, désormais mieux que par le temps passé, et qu'elle refoulera activement ces étrangers dans leurs propres limites.

Les exercices spirituels de la visite furent suivis avec un empressement et une assiduité qui rappelaient aux huit prêtres employés à y entendre les confessions, que cette population était aussi avide de grâces qu'aucune de nos bonnes paroisses du fleuve. Le nombre de communions y fut, pendant les deux jours, de plus de 700 ; 43 reçurent la confirmation ; 3 protestans demandèrent à se faire instruire dans la religion catholique, et une protestante, qui se préparait depuis quelque temps à abjurer l'hérésie, eut le bonheur, à la suite de sa profession de foi, de recevoir les sacremens de l'Eglise.

La mission de Granby, qui comme celles de Roxton et de Milton est sous les soins de M. Leblond, se trouve à huit milles de cette dernière et est sur le penchant sud de cette même montagne. Cette place a des allures un peu américaines et est habitée par une population mixte d'origine et de religion. Quant à la partie

catholique d'environ 500 communiants, elle est moitié canadienne et moitié irlandaise. Il y a là une chapelle en bois, à laquelle on ajoute, en ce moment, une allonge qui doit servir de sacristie et de logement pour le Missionnaire. Les dispositions des catholiques m'y ont paru aussi bonnes que partout ailleurs et la visite pastorale a dû y produire des fruits abondants et durables. La tempérance totale y est en grand honneur,et je pense que tous les fidèles, à peu près, en sont membres. Au reste, partout dans ces townships où l'évêque de Martyropolis invita ses auditeurs à s'enroler dans cette association, on est accouru, en foule, embrasser la croix que ce pasteur porte sur sa poitrine, et qu'il offrait à baiser, comme marque d'aggrégation et comme gage du bon souvenir qu'il porterait, dans son cœur, à tous ceux qui s'associeraient avec lui à cette œuvre régénératrice des bonnes mœurs et de la prospérité du pays.

La mission de Granby se termina le 23 ; le soir du même jour, l'évêque avec sa suite se rendit à Stukeley, en passant par Shefford. Ces deux townships, tout montagneux qu'ils soient, sont déjà bien habités et m'ont paru contenir d'excellentes fermes. A Shefford, la population catholique est en petite minorité, et ces pauvres compatriotes n'ont pas encore pu se procurer l'avantage d'une chapelle,quoiqu'ils soient àune très-grande distance des églises catholiques.Il est bien à désirer que ceux qui ont eu le courage d'aller défricher, dans la montagne,des terrains que les arpenteurs provinciaux avaient cru inaccessibles, obtiennent du gouvernement des titres légaux et gratuits pour les lots qu'ils ont ouverts assurément à la sueur de leurs fronts. On me dit qu'ils ont une pétition, à cette fin, devant l'Exécutif.

Stukeley a deux parties, le *Vieux* Stukeley qui est presque tout américain, et le *Nouveau* qui se peuple de cultivateurs et de commerçants canadiens. C'est à ceux-ci que l'évêque a fait visite pastorale, dans la chapelle neuve qu'ils viennent de finir et qui est un assez bon bâtiment de 63 pieds sur 36, avec une augmentation de 31 pieds sur 24, pour servir de sacristie et de logement au prêtre. Cette église érigée à Dieu, sous l'invocation de Notre-Dame de Bon-Secours, a été bénite solennellement, le 24 janvier, par Mgr. Prince qui

y a aussi fait la translation d'une fort belle statue de la très-sainte Vierge. Comme cette cérémonie était nouvelle dans l'endroit, on y mit tout l'ordre et toute la solennité possible. On avait pu réunir un nombre suffisant de clercs, en surplis, qui marchaient en procession, à la suite de la croix ; quatre prêtres soutenaient la statue que les syndics et marguilliers portaient sur un brancard; l'évêque, en ornements pontificaux, fermait la marche. On cheminait ainsi vers le temple, en chantant l'*Ave Maris Stella*, et les serviteurs de Marie se pressaient sur le passage. Arrivé sur la plate-forme par laquelle on se rend à l'église, l'évêque fit poser sur une estrade le brancard sur lequel était placée la statue de la Vierge. Adressant alors la parole à tout ce peuple fidèle, il le félicita sur le bonheur qu'il avait d'être sous la protection spéciale de la Reine des anges et des hommes ; d'avoir le premier temple du township consacré sous le nom de Notre-Dame de Bon-Secours, à l'imitation des religieux fondateurs de la Ville de Marie. Puis, se tournant vers l'image de l'auguste Vierge, il la prie de garder ce peuple, de le conduire dans le laborieux pélerinage de la vie et de l'introduire un jour au ciel, comme lui-même va l'introniser dans son pieux sanctuaire, etc.. Pendant que le cortége était encore prosterné sur la place de l'église, autour de la statue de Marie, l'évêque récita les prières du rituel, pour demander les bénédictions de Dieu sur les terres et les maisons de tous les chrétiens qui iraient défricher et habiter ce township. Ce fut à la suite de ces pieuses invocations, que toute la foule entra dans le temple, au chant de plus en plus animé des hymnes de l'Eglise. La statue de la Vierge fut religieusement placée dans le chœur, en attendant qu'on lui ait dressé un piédestal au-dessus du maître-autel, où elle sera comme l'ornement principal et l'objet le plus vénéré, après Jésus, dans la maison du Seigneur.

A la suite de ces attendrissants préliminaires, la mission ne pouvait manquer de produire les fruits les plus heureux ; aussi toutes les dissentions existantes furent éteintes, tous les partis apaisés ; et les prêtres de la visite purent à peine suffire à entendre les confessions, à réconcilier les pécheurs, à contenter l'empressement pieux

de tout le monde. L'impression fut si profonde et les conversions si sincères, que depuis le passage de l'évêque, quelques unes de ces personnes qui n'avaient pu y participer aux sacrements, sont venues à Montréal même, à la distance de 25 lieues, pour satisfaire leur dévotion. Le nombre des confirmés fut de 75, et celui des communiants au dessus de 600.

A la mission de Stukeley se rattache actuellement une partie de Orford. Ce township, qui appartient au diocèse de Québec, renferme dans un de ses angles, une petite colonie de Canadiens qui sont encore bien pauvres. Leur misère disparaîtra sans doute bientôt, vû le courage qui les anime; mais en réalité ces braves compatriotes ont un peu souffert, cet hiver, par la privation de nourriture ; même on m'a informé que quelques unes de ces familles avaient été réduites, plusieurs fois, à se coucher sans souper. Il faudrait donc ne point entreprendre le défrichement d'une terre, sans avoir d'avance des provisions pour à peu près une année. C'est ce manque de prévoyance qui a forcé quelques uns des nouveaux colons à revenir à la ville, ou à retourner dans leurs paroisses natales, au détriment de l'œuvre. Il n'en faudrait pas conclure cependant, que la colonisation soit impraticable ; au contraire, l'expérience a déjà prouvé, et l'avenir constatera mieux que jamais, que le cultivateur intelligent et laborieux n'a besoin que de petites ressources préliminaires, pour recolter sur son terrain tout ce qu'il lui faut pour soutenir avantageusement sa famille. La plus grande difficulté à surmonter, jusqu'à ce jour, est venue du manque de chemins pour transporter des provisions et du défaut d'ensemble dans l'exploitation des terres. A ce propos, je remarquerai qu'il serait vivement à désirer que les grands propriétaires de Townships ou de parties de townships fussent incessamment forcés de concéder a des taux considérablement plus réduits et à ouvrir les chemins de communication nécessaires aux colons ; car en somme, l'œuvre des Etablissements Canadiens dans l'Est du district est non seulement bonne et praticable; mais même pressante et facile : et parmi les townships qui sont propres à la colonisation et dont je n'ai point parlé, je dois mentionner ici celui d'Ely dans le voisi-

nage de Roxton et de Stukeley, ainsi que celui d'Upton où l'Hon. Drummond fait actuellement des améliorations considérables.

En laissant la mission de Notre-Dame de Stukeley, l'évêque alla visiter la soixantaine de familles catholiques qui sont établies dans Boulton. C'est un établissement presque tout canadien et qui promet un accroissement assez rapide. Le centre du défrichement est ce que l'on appelle *Grass pond*, ou Etang-de-Gazon. Entre deux jolis monticules, qui sont eux-mêmes appuyés sur le versant de plusieurs autres montagnes,on aperçoit le désert que ces colons pionniers aggrandissent chaque jour. Le chemin qui y conduit est sans doute encore bien âpre et bien ardu ; mais on le franchit sans danger ; et quoique ce fût par une pluie battante, et seulement avec quelques pouces de neige qui couvrait à peine les racines des arbres et les pierres de la montagne,que nous le parcourrions, mes compagnons et moi, le 26 janvier dernier, nous nous en retirâmes néanmoins sains et saufs ; il n'y eut que nos voitures qui reçurent quelques avaries. En retour, si nous eûmes un peu de peine à nous rendre auprès de ces chers Canadiens, nous en fûmes amplement dédommagés par la joie que leur procura notre arrivée et par les fruits qu'ils retirèrent de la visite du pasteur. C'était pour la première fois qu'ils voyaient un évêque, au milieu de leur bois ; plusieurs même, quoiqu'âgés, n'avaient jamais vu d'évêque, ni là ni ailleurs. Aussi, comme les cœurs du prêtre et du fidèle sont contents à ces heureuses rencontres ! Comme leurs joies sont pures, et leurs émotions saintes et durables !

Les exercices de cette mission commencèrent de grand matin et se firent dans une des maisons de la localité. Les catholiques de *Grass-pond* n'ont point encore de chapelle ; celle qu'ils construisent avec leurs faibles ressources n'est pas même couverte. Ce fut donc dans la pauvre chaumière de l'un d'eux que le culte catholique eut à déployer toutes ses pompes. Or tout s'y passa comme dans l'étable de Bethléem, et le même Dieu incarné, qui appela dans sa première demeure terrestre les rois et les bergers, voulut aussi amener dans ce nouveau temple les princes de son sanctuaire et les

enfants de son Eglise. Tous l'y adorèrent, ce me semble, avec autant de foi qu'au premier jour de sa naissance. En réalité, c'était le même Agneau de Dieu qui y effaçait les péchés du monde. Là, je vis des pénitents attendris jusqu'aux larmes, non pas se jetter dans les bras de leurs confesseurs, mais bien plutôt et très-véritablement se précipiter amoureusement vers leurs confesseurs, les serrer eux-mêmes dans leurs bras et les presser sur leurs cœurs. La grâce du repentir, quoique partout la même, s'exprime quelquefois d'une manière plus attendrissante. Là aussi, je vis quelques Américains flegmatiques, de ceux qui attendent toujours la vérité, comme les Juifs attendent le Messie. Témoins de toutes ces démonstrations religieuses, ils paraissaient prendre quelqu'intérêt aux rites catholiques. L'évêque en profita pour leur adresser des explications sur nos cérémonies, sur les sacrements et surtout sur l'unité et la nécessité de la foi. Ces silencieux penseurs parurent trouver meilleure la religion des papistes ; et en forme de conclusion, ils répétaient ensuite : " Bien, si tous les catholiques croient et agissent de même, au fond ils ne sont pas aussi noirs qu'on le dit." Il en est bien d'autres comme eux, qui croient à la vérité de notre sainte religion et qui cependant n'ont pas le courage de l'embrasser. Quant à nos braves catholiques de *Grass-pond*, ils surent et croire et pratiquer : plus de 300 approchèrent de la communion et 55 furent confirmés. Avant de laisser le poste, Mgr. Prince visita la chapelle en construction et y donna des secours, pour en continuer les travaux. Cette mission, sous l'invocation de St. Etienne, premier martyr, est actuellement desservie par M. le missionnaire de Stukeley.

De Boulton l'évêque se rendit à Stanstead, en passant par Georgeville. Les sites sont très-beaux dans toute l'étendue de cette route : ce sont des côtes, des lacs, des baies, des rivières entrecoupés de collines et de montagnes d'un aspect tout à fait pittoresque. Le défrichement est presqu'entièrement fini dans plusieurs endroits, et la culture doit y être très-avancée, à en juger par les grandes maisons des habitants, par les longues granges des fermiers et par les nombreux troupeaux de bétail qui nous ont paru d'une espèce supérieure.

Avec les Américains, toutes ces choses doivent être prospères ; mais ce n'était pas la considération de ces objets qui faisait le but principal de notre voyage : aussi nous hatâmes-nous d'arriver à la Plaine où la mission devait avoir lieu. On y attendait l'évêque, et des Canadiens y étaient déjà rendus, venant de 20, 30 et même 40 milles, c'est-à-dire, de 10, de 12 lieues et plus, pour profiter des grâces de la visite. Avec de telles dispositions, on comprend combien cette mission dut être fructueuse. Pendant trois jours qu'elle dura, l'évêque et les cinq prêtres qui l'accompagnaient ne purent satisfaire à l'empressement de la foule, qu'en prolongeant bien tard, dans la soirée, les travaux de leur consolant ministère. Il y eut, tout le temps, deux exercices publics par jour, et dans les deux langues, vu que la population catholique se compose d'un nombre à peu près égal de Canadiens et d'Irlandais et peut se monter approximativement à 1,000 communiants. Ce chiffre serait encore plus élevé, si l'on comptait les catholiques de l'Etat voisin qui s'adressent au missionnaire de Stanstead pour leurs devoirs religieux. On en vit qui venaient de très-loin ; c'était des engagés qui couraient risque de perdre ou leurs places ou leurs gages, en assistant aux exercices de la mission ; c'était des filles en service, peu vêtues, mal nourries qui résistaient aux fatigues du voyage, à la longueur des offices ; c'était même de pauvres mères de famille qui y venaient avec leurs petits enfants dans les bras, et qui surmontaient la rigueur de la saison, la distance des lieux, pour se procurer du moins au milieu des misères de la vie, les douceurs de leur sainte religion. La foi catholique est bien toujours la même ; en tout temps et partout, elle donne à ceux qui en sont animés, un courage surhumain.

La mission du Sacré-Cœur de Jésus, dans le township de Stanstead, est sous le soin de M. Champeau ; qui a aussi plusieurs autres postes à visiter, principalement Outlet qui est un joli village, à la sortie Est du beau lac de Memphremagog ; Georgeville, autre place très-agréablement situé sur le même lac, en face de la baie ; Potton, du coté-ouest de la baie et dans le township de même nom, ou se trouve une nouvelle colonie de Canadiens ; Hatley, dans la direction de Sherbrooke ;

enfin, quelques autres places dans l'état de Vermont, où les catholiques sont peut-être plus en souffrance que nulle part ailleurs. Dans toutes ces localités, il faudrait des chapelles et des logemens pour les missionnaires ; mais les catholiques y sont encore trop pauvres ; jusqu'à présent, ce sont des particuliers qui prêtent leurs maisons pour les exercices de la religion et supportent en partie les dépenses du culte. La Propagation de la Foi fournit le reste.

Il fallait pourtant se séparer des bons chrétiens de Stanstead dont plus de 900 avaient participé aux grâces de la visite ; où 71 avaient été confirmés ; où une protestante avait fait publiquement et avec beaucoup d'impression, son abjuration del'hérésie et sa profession de foi catholique ; où les protestants eux-mêmes avaient pu voir de plus près quelles sont les vérités catholiques auxquelles ils répugnaient tant. Avec ces résultats, la tâche des missionnaires paraissait remplie; ils laissèrent donc la Plaine,le 31 au matin et eurent à parcourir une route montagneuse de 21 lieues, pour se rendre à la mission de Farnham. Le froid excessif de la saison, l'âpreté des chemins,tout faisait craindre qu'ils ne pussent s'y rendre le même jour ; cependant, à force de gravir des montagnes, de franchir des forêts, de parcourir de longues routes resserrées entre des collines grouppées les unes à côté des autres, ils abordèrent les belles plaines de Farnham, sur les 10 heures du soir.

L'excès de fatigue ne permit pas à quelques uns des missionnaires de prendre leur souper ; le lit était préférable à la table. D'ailleurs, tous avaient besoin de repos pour soutenir les travaux du lendemain, que les catholiques de l'endroit, heureusement, ne leur épargnèrent pas. Très à bonne heure le matin, ils se pressaient dans les diverses maisons où les prêtres s'étaient distribués, afin d'y entendre plus aisément les confessions. Les deux jours de retraite furent libéralement un exercice non interrompu de prières, d'instructions, de messes, d'administration et de réception des sacremens. La mission de Farnham, qui sera sous la protection de St. Romuald, abbé, renferme déjà près de 1,000 communiants. Or presque tous participèrent aux indulgences de la visite et 63 y reçurent la confirma-

tion. En un mot, les mêmes prodiges de la grâce, que l'on avait admirés dans les autres missions, (et qui étaient sans doute le fruit des prières qui se faisaient à Montréal, dans les différentes communautés, à l'Archiconfrérie, autant que la récompense des efforts de l'évêque et de ses zélés collaborateurs,) se reproduisirent complètement à Farnham, et semblèrent couronner la fin de cette longue et salutaire tournée pastorale. C'était, en effet, à Farnham que l'évêque terminait sa visite des Townships, et en finissant, il disait à la population du lieu, que, pour monument des fruits de la mission, il espérait voir s'élever rapidement, sur les bords de leur belle rivière, une église qui ne le cèderait en rien à celles que leurs frères séparés dans la foi avaient déjà pu construire sous leurs yeux. Il ne se trompait point ; les catholiques de ce township, encouragés par le succès de la visite et répondant à l'appel de M. Pelletier, curé de Ste. Brigide et leur missionnaire, souscrivirent £130, pour commencer immédiatement une chapelle en brique, sur un plan très-convenable. Espérons que la Propogation de la Foi leur pourra aussi venir en aide.

Décidément donc, le catholicisme gagne du terrain dans les townships, et même, comme on l'a vu, dans les villages tout protestants de Stanstead, de Rock-Island et de Georgeville. Dans les lieux où, il y a dix ans, on ne put obtenir l'achat d'un pouce de terre pour y bâtir une chapelle, aujourd'hui on a fait à l'évêque des offres très-gracieuses d'emplacements, lorsqu'on sut qu'il désirait y construire une église. Bien plus, les protestants eux-mêmes sont venus de l'avant, avec une souscription généreuse, pour aider les catholiques dans cette entreprise ; et l'encouragement est tel, que l'on va abandonner la petite chapelle qu'on fut obligé de placer autrefois à 36 arpents du village, pour en élever une et plus grande et plus centrale dans le village même de la Plaine. A Farnham, mêmes dispositions envers les catholiques : une Dame protestante y a donné quatre acres d'un superbe terrain pour y bâtir la chapelle catholique actuellement en construction. Cette intelligente personne a porté la délicatesse jusqu'à ne vouloir concéder d'emplacements auprès de l'église, qu'à des propriétaires catholiques ; et parmi

les conditions qu'elle appose dans les contrats, elle mentionne que l'acquéreur ne pourra point y laisser ouvrir de cantines ou d'auberges ; il n'y aura dans ce village que des hotelleries, tout au plus. Certes, voilà ce que l'on appelle de la philantropie morale et de la meilleure espèce, assurément. Sans doute qu'au milieu de ce beau mouvement, parmi ces manifestations religieuses, il y a bien dans la masse une partie inerte, insensible, une portion encore malade, paralysée. Là comme ailleurs, le mal est à côté du bien ; et c'est ainsi que, tandis qu'on se réjouit de la conversion de plusieurs protestants, l'on a à gémir sur l'apostasie de quelques mauvais catholiques ; que, tandis que le repentir ramène un grand nombre de pécheurs, l'obstination, l'abus des grâces en aveugle, en endurcit d'autres ; mais du moins, la religion y fait solidement son œuvre, et beaucoup d'âmes s'y sanctifient, à la consolation du Pasteur et à la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise. J'ajouterai, en preuves, le récit de quelques faits dont je fus moi-même le témoin.

Dans une localité, un pauvre Canadien, en voyageant aux Etats-Unis et ailleurs, avait à peu près perdu la Foi et refusait absolument depuis quelques années de prendre part aux exercices de la religion. Cependant il avait donné quelques arpents de terrain pour y placer une chapelle. Ce don paraît lui avoir valu la grâce de conversion ; car ayant assisté à un des exercices de la mission, la grâce le toucha tellement que, fondant en larmes, il vint aux pieds d'un confesseur déplorer ses égarements ; et on le vit plus tard participer à la divine Eucharistie avec émotion qui attestait son repentir.

Dans un autre township, un pauvre Sauvage, à la suite de bien des pérégrinations, qui ne le rapprochaient guère du royaume des cieux, fuyait absolument toute rencontre avec le missionnaire. La visite pastorale était déjà bien avancée qu'il ne paraissait point encore, quoiqu'il eut été vivement invité à s'y rendre. Animé d'un beau zèle, l'un des prêtres, accompagné d'un bon Canadien de Montréal, qui se trouvait à la mission, se met en marche au milieu des bois, pour retrouver cette brebis vagabonde. Arrivé à la cabane de la famille infortunée,

il aperçoit une pauvre femme que l'indigence, la misère et le froid ont presque réduite à la mort. Elle presse sur son sein un petit enfant qui gémit et en réchauffe un autre dans les pans de sa couverte. A ce spectacle, tous sont attendris ; le prêtre l'est davantage de la double infortune de ses ouailles, et les ouailles le sont du zèle, du dévouement qui ont conduit l'homme de Dieu jusqu'à elles. Dans de semblables moments, la grâce est puissante ; elle inspire tout ce que le cœur doit dire, explique tout ce que l'âme doit comprendre et fait faire tout ce que le Seigneur demande. Aussi l'éloquent missionnaire n'eut pas de peine à décider le père et la mère à venir à la chapelle ; la difficulté n'était plus que de transporter leurs enfans, et de les soustraire pendant le trajet, à la rigueur excessive du froid. Mais voilà que troubles et embarras cessent ; le compagnon du missionnaire se dépouille, le premier, de quelque hardes pour en couvrir leurs petits membres. Le prêtre lui-même en fait autant, ou plutôt prend dans ses bras et enveloppe dans son manteau le petit infortuné dont il voulait faire un chrétien. A travers les bois, la neige, ils sont bientôt à la chapelle ; et l'évêque a la consolation de voir repentants, à ses pieds, ces deux malheureux qui jusque là avaient fui devant le pasteur, et qui maintenant réclamaient, avec instance, les grâces de son consolant ministère. Effectivement, tous deux participèrent aux sacrements, et leur enfant reçut le saint baptême. Les nombreux témoins de ce fait en versaient des larmes d'attendrissement, et l'heureux compagnon du missionnaire répétait que, de sa vie, il n'avait éprouvé un aussi sensible bonheur.

Un dernier trait, qui montre bien le courage de la Foi, est celui d'une jeune fille qui, voyant qu'elle ne pouvait point revenir, le jour suivant, pour participer à la sainte communion, attendit depuis le matin jusqu'au soir, afin d'avoir ce bonheur. Elle demeura ainsi à jeûn, jusqu'à quatre heures et demie de l'après-midi, pour pouvoir se nourrir du pain des anges. Cette bonne enfant, qui donnait un tel exemple à tout le monde, n'avait que seize à dix-sept ans.

Il me reste à terminer, en invitant tous mes compa-

triotes à seconder, par leurs prières et leurs aumônes, un élan si éminemment canadien et religieux. Mais c'est à vous, MM. les Associés de la Propagation de la Foi, les amis et les promoteurs de la Colonisation, c'est à vous surtout que je m'adresse, en ce moment ; et c'est pour vous répéter combien il est pressant, pour le succès des deux œuvres qui nous occupent, de venir de l'avant ; de faire un nouvel appel à vos amis, à tous vos frères ; de donner enfin une impulsion décisive à toutes les volontés, pour que nous n'ayons plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme, à la louange de Dieu et à l'affermissement de sa sainte religion, dans notre chère patrie.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs les Associés,

Un Missionnaire.

Montréal, 22 février 1849.

Etat *des souscriptions pour l'Association de la Propagation de la Foi, pour le diocèse de Montréal, reçues par le Receveur-Général, depuis le* 1*er. décembre* 1847 *jusqu'au* 1*er. décembre* 1848.

PAROISSES.	MONTANT.			PAROISSES.	MONTANT.		
Montréal,	£256	0	5	St. Valentin,	15	17	6
Laprairie,	41	8	1½	Ste. Rose,	15	10	10½
St. Jacques Maj.	41	0	3	St. Timothée,	15	9	4½
St. Vincent de P.	32	18	4½	N.D. des Anges,	15	0	0
Longueuil,	31	15	1	Lavaltrie,	12	18	11
Slt. au Récollet,	30	0	0	Lachenaie,	12	0	0
Boucherville,	30	0	0	St. Henri,	12	15	11
L'Assomption,	25	4	6½	Pte. aux Tremb	11	18	6½
Belœil,	23	3	9	St. Roch,	11	9	4½
St. Clément,	20	5	3	Coteau du Lac,	10	17	1
St. Isidore,	20	0	0	M. Coffin,	10	16	8
Terrebonne,	18	6	9	St. Esprit,	10	15	0
L'Acadie,	16	18	4	St. Martin,	10	14	4½
Lachine,	16	12	0	Sorel,	10	2	1
St. Denis,	16	3	2	St. Césaire,	9	18	4
St. Jean,	16	1	3	Lac 2 Montagnes,	8	17	0½
St. Hyacinthe,	16	0	11½	Verchères,	8	13	8
St. Rémi,	16	0	0	St. Sulpice,	8	9	4

Ste. Elizabeth,	8	8	7
Ste. Marie,	£8	8	1
Répentigny,	8	5	8½
St. Paul,	8	1	9½
M. Poitras,	8	1	9½
St. Laurent,	7	5	0
L'Industrie,	7	0	0
Chambly,	6	14	6½
St. Benoit,	6	13	11½
St. Polycarpe,	6	5	2½
Riv. des Prairies,	6	2	9
Varennes,	6	1	9
Contrecœur,	5	8	4
Rigaud,	5	2	6
Hôtel-Dieu,	4	19	8
Chateauguay,	4	13	6½
Longue Pointe,	4	8	5
St. Charles,	4	7	10½
Pointe Claire,	4	2	9
St. Bruno,	3	15	0
Sault St. Louis,	3	15	0
Une rente constituée donnée par feu M. P. Beaudry, de Montréal,	3	0	0
St. Ambroise,	2	17	0
St. Georges,	2	16	6
St. Hugues,	2	15	0
Les Cédres,	2	13	6
St. Philippe,	2	12	8½
Berthier,	2	9	8½
St. Simon,	2	7	3
St. Lin,	2	4	5½
Ste. Philomène,	1	15	8
St. Cuthbert,	1	15	0
St. Jean Bapt.	0	15	0
Ste. Scholastique,	0	10	0
La Passe, (1)	0	6	3

(1) Plusieurs paroisses seront peut-être étonnées de voir le chiffre de leurs souscriptions si peu élevé ; c'est que la balance de leurs souscriptions n'a été reçue qu'après le 1er. décembre 1848 ; ainsi elle ne paraîtra qu'avec les souscriptions de la présente année.

ETAT

DE LA RECETTE ET DE LA DEPENSE D

L'Association de la Propagation de la Foi,

Depuis le 1er. décembre 1847, jusqu'au 1er. décembre 1848

Recette Totale	£1036	7	7¼.
Les dépenses pour la même année sont comme suit :			
Pour honoraires des missionnaires du diocèse.	£200	0	0
Pour le soutien des missionnaires de Hemmingford, Ormstown, Chatham, Farnham, Milton, Rawdon, Granby, et autres.	150	0	0
Pour Temiskamingue, les chantiers et les autres missions de l'Ottawa.	175	11	10¼
Pour secours alloués aux missions de Dunham, Stanstead, Milton, Granby, Rawdon, et autres missions, soit pour acheter le terrain ou pour aider à bâtir les chapelles et les presbytères.	200	0	0
Pour provisions et pensions de Missionnaires.	75	0	0
Pour impression, transport des annales de France, ornemens, vasses sacrés et autres objets de piété.	100	0	0
Pour achat de voitures d'hiver et d'été.	85	0	0
Pour frais de voyages pour visiter les missions et autres lieux.	50	15	9
Total.	£1036	7	7¼